

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



SOMMAIRE.—Chronique.—Tablettes éditoriales.—Qu'est-ce qu'un Musicien?—Chateaubriand et la critique, par M de Loménie, du *Correspondant*.—Feuilleton: Les projets d'avenir, (fin).—Le gilet de M. Bajolet.—Parceque.—Musique: Romance—L'Hirondelle perdue.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 15 Octobre 1862.

M. l'abbé Regourd a résigné, il y a quelques jours, sa charge de Directeur du Cabinet de Lecture Paroissial: le mauvais état de sa santé est le motif de sa détermination. C'est M. l'abbé Desmazures qui lui succède.

Samedi dernier, à la séance du Cercle Littéraire, les membres ont exprimé, dans une réso-

lution votée à l'unanimité, le regret qu'une telle démarche leur causait, et les sentiments de vive reconnaissance dont ils restent animés pour l'homme qui, depuis bientôt six ans, a tant et si bien travaillé pour la jeunesse.

Sans le savoir, peut-être, le Cercle Littéraire a exprimé là l'opinion de tout Montréal.

Ce qu'il a fallu à Messire Regourd de courage, d'abnégation, d'activité, de démarches et de fermeté pour fonder l'œuvre du Cabinet de Lecture, et cela au milieu des tiraillements de la maladie, nul ne le sait que Dieu et lui. Tout le monde a présents à l'esprit les humbles commencements de l'institution dont nous parlons. Ayant pour but d'offrir à la jeunesse

catholique de Montréal une salle de lecture où le bon journal ne cotoyât pas le journal dépravé, une occasion infailible de se mêler au mouvement des choses humaines sans courir les dangers de ce faux discernement nommé ailleurs du libéralisme ; un endroit où, à des époques données, le jeune homme pût se livrer sans crainte aux inspirations de sa plume ou de sa parole devant un auditoire aussi indulgent que distingué, le Cabinet de Lecture eut dès son apparition à se heurter à bien des obstacles, à bien des hésitations.

Les lecteurs de l'*Echo* connaissent l'histoire de cette œuvre, nous n'y reviendrons pas ; cependant, le succès couronna l'infatigable zèle de M. Regourd. Et aujourd'hui, l'idée de ce prêtre dévoué a doté Montréal d'un monument littéraire dont n'ont à rougir ni la Religion, ni les Lettres. D'ailleurs, on sait que parmi les membres du Séminaire de St. Sulpice, de ces nobles idées ne sont pas rares, et nous mettons en fait que le nom de chacun d'eux se rattache invariablement, et de très-près, à une bonne œuvre, soit religieuse, soit patriotique, soit littéraire.

M. l'abbé Regourd a eu le rare mérite de découvrir juste ce qui manquait à la population catholique et lettrée de Montréal ; il a eu le mérite plus rare de réaliser ses desseins : nous sommes sûr que l'*Echo* en le remerciant se fait l'organe fidèle de ses lecteurs et de l'auditoire nombreux à qui il a procuré, depuis cinq ans, de si agréables soirées, des heures si instructives.

L'*Echo*, revue littéraire destinée à éterniser, pour ainsi dire, les séances du Cabinet de Lecture Paroissial, est encore une création de Messire Regourd, et ce n'est pas là l'œuvre qui lui a suscité le moins de tracasseries. Fidèle à son programme, M. Regourd a voulu bien ce qu'il voulait : il s'est mis à l'œuvre, et il a perfectionné son institution en lui donnant un organe dans la presse. Et, certes, l'encouragement donné à cette utile publication a prouvé à son fondateur qu'il ne s'était pas trompé, et qu'en cette circonstance comme en d'autres, il avait touché juste.

Si l'*Echo* est aujourd'hui moins sous la direction immédiate de son fondateur qu'autrefois, c'est que celui-ci a pensé à lui permettre, une fois sorti des premières faiblesses du commencement, de se lancer un peu plus dans le monde.

La rédaction est responsable des opinions qui y voient le jour ; le Cabinet de Lecture l'est de leur moralité.

Après avoir consumé pour ainsi dire au succès de son œuvre le peu de forces qui lui restaient, Messire Regourd a songé à se retirer lorsqu'il l'a vue bien assise sur ses bases et assurée désormais d'un avenir certain. Si c'est là le dernier travail en cette vie de ce prêtre distingué, on peut dire qu'il a attaché son nom à une œuvre qui a produit et est appelée à produire d'immenses résultats de Foi et de Lumières.

M. l'abbé Desmazures, Directeur du Cercle Littéraire, devient encore le Directeur du Cabinet Paroissial ; nous croyons savoir que la chose ne pouvait tomber en de plus habiles mains. Les travaux d'ornementation et de perfectionnement que ce nouveau Directeur se propose d'apporter à l'intérieur de l'édifice seront des plus goûtés et des plus applaudis.

Les lecteurs de l'*Echo* verront que notre chroniqueur musical, *Diérix*, dont les jolis travaux ont été si bien appréciés, nous fait ses adieux. Il va sans dire que la cause pour laquelle il se retire ne nous semble pas suffisante ; cependant, nous y voyons (car *Diérix* n'est autre que M. Gustave Smith, l'habile artiste que le Pensionnat du Sacré-Cœur s'est attaché en qualité de professeur) un motif de noble fierté que nous respectons, tout en le regrettant pour ce qu'il nous fait perdre.

Espérons que l'affaire où se trouve engagé M. Smith ne sera qu'un triomphe pour lui, et la consécration de la cause à laquelle il travaille depuis si longtemps, c'est-à-dire, la réhabilitation du musicien digne de ce nom, et le mépris des individus qui usurpent ce titre et cette profession.

Nous sommes forcé d'ajourner diverses choses préparées pour cette livraison, entr'autres quelques considérations sur les petits collèges, et une visite à l'atelier de M. C. Catelli.

Nous avons reçu de M. M. Jung, professeur de musique, connu par une foule de publications canadiennes pour le piano ou la guitare, un quadrille intitulé—*Victoria Rifles Quadrilles*

Nous l'en remercions, et nous recommandons l'achat de ce morceau aux amateurs de choses dansantes.

M. Jung est à travailler dans le moment à la composition d'un *Regina Cali*, qu'il doit publier prochainement. Ce morceau de musique sacré, dont nous avons entendu jouer les premières parties promet beaucoup. Nous souhaitons à l'auteur tous les succès possibles.

M. Jung a déjà été recommandé par les journaux français et anglais comme enseignant différents instruments de musique, entr'autres la guitare et le piano : nous y renvoyons le lecteur avide de renseignement.

MUSIQUE ET MUSICIENS.

VIII.

Qu'est-ce qu'un musicien ?

Un musicien est un être qui de tout temps s'est plu à souvent répéter les mêmes choses. C'est ce qui explique, chers lecteurs, la présence de cette première ligne qui, chaque fois qu'un numéro de l'*Echo* me tombe sous la main, m'agace singulièrement. Musicien moi-même, je suis malheureusement atteint de cette même maladie ; je me répète souvent, très-souvent même.

Mais ne vous ai-je pas fait ma profession de foi dans mon premier article ? Je me crois donc excusable, à ce point de vue, bien entendu.

D'un autre côté les défauts du touriste sont nombreux. Donc, touriste et écrivain, j'ai double titre à un brevet de *conteur*. Heureusement que j'ai le soin de farcir ma narration de quelques anecdotes dont le nom des auteurs n'est pas suspecte. Si le plat que je vous offre n'est pas toujours digne d'un gourmet, en tout cas, je ne vous offre que des sauces qui, pour être un peu longues, ne sont point malfaisantes.

Je ne sais quel sentiment m'y pousse, mais, je me sens aujourd'hui le cœur joyeux ; ainsi disposé, je rentre en moi-même, et je me demande ce que je pourrais bien vous raconter. J'y suis et je commence.

Imaginez, chers lecteurs, que j'ai connu, il n'y a pas bien longtemps,—dirai-je un musicien?... non, disons plutôt une espèce particulièrement originale et n'ayant de musical que son langage infatigable, prétentieux sur mille choses dans sa spécialité. Mais cet individu avait plusieurs spécialités, partant, plusieurs cordes à son arc.

Cet original, qui ne connaissait sans doute

pas son origine, sachant à peine s'il était réellement le fils de son père, avait étudié un peu de tout, ce qui fait qu'il ne savais absolument rien de bien. Il se disait musicien, mais à notre avis, il ressemblait assez à ces marchands de seconde main qui ont une quantité d'objets dont il ne connaissent nullement l'usage, mais que l'esprit d'invention fait répondre à tort et travers à l'interlocuteur.

Notre homme n'était embarrassé de rien. Il connaissait les arts et les sciences, disait-il. Ainsi, il causait sur l'ornithologie, sur la pisciculture, sur la musique, sur la métaphysique de certaines sciences, sur la thérapeutique, sur l'aréotectonique ou la défense des places fortes, et voire même sur la chimie, la physique. Il aimait causer sur la sensibilité et l'intelligence de certains animaux.

Un jour, il vint me dire qu'il avait découvert sur la puce, sur la puce domestique assurément, des symptômes magnético-musicaux. Voici donc la puce susceptible d'un fluide magnétique ! O effet prodigieux de la nature ! Je connaissais très-bien l'escargot magnétique, l'escargot sympathique, mais j'ignorais que la puce fut assez docile pour recevoir les effets du magnétisme. Dans un siècle de progrès tel que le nôtre, que ne peut-on pas découvrir ?

L'incrédulité, en certaines matières, approche beaucoup de l'indifférence et même de l'ignorance, et, pour ma part, je n'hésitai point à me reconnaître, au sujet de l'intelligence d'une puce, une certaine défiance.

Pendant, mon homme paraissait si convaincu de son fait, qu'un sentiment de curiosité piqua mon esprit et je résolus de considérer sérieusement la chose.

Il faut vous dire, que ce cher homme n'avait pour toute fortune que sa collection de puces. Ne croyez pas qu'il les portât sur sa personne ; il leur avait construit une charmante habitation, bien aérée, bien disposée pour leur bien-être. Leur existence était donc nomade et néanmoins à l'abri de l'intempérie des saisons. Leur conducteur pouvait être percé par la pluie jusqu'aux os sans que ces insectes en conçussent la moindre crainte, et ce, par la prévoyance du bonhomme qui coiffé d'un immense chapeau recouvert d'une toile cirée plaçait la dite habitation au fond de son castor imperméable, la protégeant ainsi de l'affront des mauvais temps.

Il convient d'ajouter que ce dompteur de bêtes avait en projet de faire de grands voyages et de tirer une grande fortune de l'exposition de ses puces.

Mais comment avait-il instruit ces puces ? Ce fait était inexplicable pour moi, et l'eût été, je crois pour bien d'autres.

Il ne faut pas croire que la puce ne soit que sensitive ; cette pensée est erronée selon mon

auteur. Ce délicat animal aime passionnément, le sucre cristallisé ; la cassonade n'est qu'un résidu qui est indigne du goût de ces insectes. Mais laissons parler ce cher mélomane.

« — Imaginez, me dit-il, que l'idée me vint un jour, voyant que les leçons me manquaient, de chercher à apprivoiser, ou plutôt à instruire des puces, car elles sont très familières dans leur action. (Ici il crut devoir entrer dans quelques détails physiologiques dont je crois devoir dispenser le lecteur.)

« Je me mis donc à l'œuvre. Loin de détruire l'insecte que je surprenais en flagrant délit de mastication sanguinale, je m'en emparais avec délicatesse et je la renfermais dans une petite habitation en verre que j'avais construite à ces effets. Lorsque j'en eus un certain nombre, je m'occupai de leur nourriture et en même temps de leur instruction.

« Je remarquais qu'elles avaient chacune un caractère différent ; celle-ci turbulente, vive ; celle-là, au contraire, silencieuse, triste. Quelques unes paraissaient chercher une issue, préférant sans doute la liberté à cette réclusion forcée.... »

J'avoue que cette description commençait à me fatiguer, mais le sérieux de mon conteur n'imposant le devoir d'être au moins poli envers lui. Je le laissai continuer.

« ... Monsieur, mes puces avaient, en quelques jours toutes repris une allure remplie de confiance dans celui qui les instruisait. A quoi attribuez-vous ce changement ? Simplement au magnétisme et aux sons de mon violon.... »

« D'abord, je me présentais à elles en faisant quelques gestes commandés par cette science, le magnétisme, et en quelques minutes je les engourdissais. Dans cet état de torpeur, je saisisais mon Stradivarius et j'en tirais des sons si mélodieux que je voyais à leur regard l'expression que leur causait mon coup d'archet : Victoire ! victoire ! m'écriais-je : j'ai triomphé des sarcasmes de ceux qui disent que les puces ne peuvent être travailleuses : A moi la gloire ! ma fortune est faite ; patience !

« Je remarquai aussi que celles de mes chères puces qui paraissaient les plus silencieuses, le plus tristes, se relevèrent doucement et se mirent sur leur séant pour mieux jouir de l'harmonie de mon violon. Quant avec autres, turbulentes, vives, les sons leurs inspirèrent une sorte de crainte ; la respiration entre coupée, haletante, elles paraissaient en proie à une sorte de terreur pénible à considérer ; néanmoins cette violente secousse ne mit pas leur vie en danger. Et, du reste, je leur donnais toujours du sucre trempé dans du sang de lapin de garenne ; le lapin se régale volontiers de serpolais dans les bois ; et cette herbe donnant au sang une saveur incomparable, je ne changeai jamais

leur nourriture. Elles avaient acquis un bon point dont je ne les aurais jamais cru susceptibles si je ne m'étais assuré du fait par moi-même.

« Mon plan fût de suite décidé. Je confectionnai de petites voitures en carton, de petits chariots de formes variées. — J'ai oublié de vous dire que la puce n'étant pas un animal emphybie, je ne leur donnais point de boisson. — Donc, je m'occupai de l'attelage, attelage fin, délicat, proportionné à leur train et à leur force. Le grand jour vint où je pus les atteler à leur voiture, et, avec une grâce infinie, elle marchèrent sans plus de cérémonie sur la table que je leur avais dressée.

« C'est alors que je décidai que je me rendrais en pays étranger avec mon trésor. Les *puces travailleuses*, telle était l'annonce que je comptais faire imprimer pour attirer les regards du public. De plus, j'avais fait graver sur bois un sujet mystique, qui représentait une puce couverte d'un large manteau et tenant de la patte droite un flambeau..... »

Après une description aussi bizarre que celle-ci exposée avec une sorte de véhémence qui approchait de la folie, je me croyais quitte pour toujours de cet original, lorsque l'idée lui vint de me raconter ses projets de voyage. J'avoue que je fus effrayé de penser que j'allais être aux prises avec cette sorte d'original. Cependant « le vin est tiré, il faut le boire » me dis-je ; dès lors, je m'armai de patience pour entendre la suite de son discours.

Et d'abord, j'avais mal compris son langage. Ce n'était pas ses projets de voyages, mais bien des propres voyages qu'il avait effectués et dont il ne lui restait que la misère au moment où il m'en parlait.

Mais chers lecteurs, je crois préférable de terminer ici cette narration et de vous dire « que pierre qui roule n'amasse pas mousse, » c'est le sort de bien des gens qui, voulant chercher fortune en spéculant sur l'humanité, vivent de la même manière, passant le reste de leurs jours dans un état d'indigence qu'ils auraient pu éviter en suivant modestement le chemin que les circonstances leur traçaient. La morale est ceci « il ne faut jamais forcer les événements de venir à soi, et non plus envier les richesses d'autrui. »

Nous avons dit que l'époque du premier empire avait été pour les musiciens une source de gloire. Et le célèbre Lesueur n'en n'est-il pas une preuve ? Lesueur était le musicien favori de Napoléon 1er : ce grand monarque avait un tact remarquable pour savoir distinguer le genre de capacité de chacun de ses généraux. Il en était de même pour ceux qu'il désignait à l'attention publique par les honneurs qu'il daignait leur offrir. Ce grand guerrier ne dédaignait pas d'entendre une bonne musique. On doit se rap-

peler que c'est en se rendant à l'opéra qu'il faillit être la victime de la machine infernale qui éclata sur son passage, et dont il évita les terribles effets par l'intempérance de son cocher. L'empereur allait souvent à l'académie impériale de musique et encourageait ainsi les artistes et les arts.

Avant lui, Louis XIV aimait à s'entourer de savants et d'artistes de toutes les contrées. Ce fut, à une de ces grandes soirées qui se donnaient si fréquemment au château de Versailles et qui étaient le rendez-vous des beaux-esprits, qu'une certaine dame Minute, remarquable par sa beauté et aussi par ses talents, attira les regards du roi.

—Eh ! bien, baron, comment trouvez-vous la minute ?—dit le monarque à un courtisan.

—Sire, c'est une minute sans seconde,—répondit le baron.

La réponse était spirituelle et si nous entreprenions de transcrire ici toutes celle qui se débitaient à la cour, dès cette époque, et aussi sous Louis XIV, les colonnes de l'*Echo* n'y suffiraient pas, même pendant une année. S'il existait des hommes d'esprit, on peut dire que les femmes leur en ont souvent donné. Le contact du beau sexe, dans le domaine de la conversation, donnait aux hommes de ce siècle une finesse d'esprit, une tournure élégante dans la manière de s'exprimer et aussi de se présenter dans un salon. Nous avons malheureusement pris les habitudes anglaises qui sont raides ou libres selon le degré d'intimité qui existe dans cette société. Mais nous voici bien loin du sujet qui nous occupe : revenons-y.

Le grand Frédéric, roi de Prusse, encourageait les arts avec un enthousiasme sans pareil.

Les papes, sous le seizième siècle, recherchaient les artistes et leur ouvraient ainsi, sinon le chemin de la fortune, du moins celui de la gloire.

Tout se reflète dans la société, dans le monde. Si les grands comprennent les arts, il s'ensuit naturellement que la classe moyenne est plus portée de les encourager, de les mieux comprendre, et alors, les artistes chargés eux, d'interpréter, d'inculquer les œuvres d'autrui, ont occasion de se faire connaître. C'est ce que comprenait si bien Napoléon Ier malgré l'état de guerre qu'il aimait à entretenir pour la gloire de la France. La considération qui venait d'en haut sur les musiciens se déversait facilement sur les artistes. Les autres gouvernements qui ont succédé à la chute de l'empire n'ont pas su conserver les préceptes de leurs prédécesseurs. Le règne de Louis Philippe qui fut cependant un siècle de progrès n'a pas accordé à l'artiste le rang qui lui appartient lorsque ce dernier sait se concilier l'estime de ses concitoyens. Ce n'est réellement qu'en Allemagne

que l'artiste est justement apprécié, qu'on lui est reconnaissant du dévouement qu'il montre à ses élèves.

Nous avons eu occasion de rencontrer un certain M. Naueser, professeur de musique à Bonn ville fortifiée et fort ancienne de la Prusse, située sur le bords du Rhin : ce musicien parlait bien le français, et, projetant du beau temps qu'il faisait pendant notre séjour dans cette ville, il nous fit l'offre de faire une promenade dans la campagne. Les paysages sont admirables dans les environs de cette ville ; ce ne sont que coteaux, vallons, escarpements desquels on découvre sur les hauteurs voisines des châteaux en ruine qui rappellent si bien encore l'époque de la féodalité. On saura que les droits féodaux existent encore en Allemagne. C'est dans le cours de cette promenade, que M. Naueser voulut bien nous raconter presque sa vie. Nous détachons la dernière phase de sa carrière musicale, car il pouvait avoir soixante-neuf à dix ans ; c'était un vieillard respectable et instruit.

... « Monsieur, je ne suis plus jeune, mais je mène une douce existence que je dois à une bienfaitrice ; c'est la baronne.... Permettez-moi de ne point vous la nommer ?... Je fus son professeur pendant douze années consécutives et j'en fis une excellente musicienne. Elle ne me quitta que pour prendre un époux immensément riche qui en reconnaissance des leçons que j'avais données à sa tendre moitié, me recevait à sa table et dans un cercle d'amis appartenant tous à l'aristocratie de la ville de Bonn. »

« J'avais une très-bonne clientèle, mais les années venant, je sentais mes forces m'abandonner et je me vis bientôt obligé d'abandonner une partie de mes élèves, ce qui diminua sensiblement mes ressources. Quoique célibataire, l'âge est souvent exigeant et je souffrais quelquefois de me voir presque impotent. Néanmoins,—je ne perdis jamais courage.

... Un jour, une voiture s'arrêta à ma porte ; il en descend une jeune dame. Je vais à sa rencontre.... C'était mon élève la baronne. Elle causa quelques instants avec cette grâce, cette bonté que j'aimais tant à contempler chez elle....

« Je possédais quelques objets de curiosité qui à cette époque, étaient placés sur une table. Un de ces objets excita l'envie de la baronne : c'était un portefeuille en cuir de Russie, présent qu'elle m'avait fait la seconde année de mon introduction chez elle.

—Tenez, dit-elle, je vais l'emporter, ce portefeuille, car j'ai oublié le mien.... Je vous le rapporterai demain, n'est-ce pas ?

« Ce service m'était agréable à lui rendre, comme bien vous pensez. Elle partit et monta lestement dans sa voiture....

“.... Le lendemain, à la même heure, la baronne revint et me remit mon portefeuille en me disant que son mari m'attendait le soir pour souper. Je la reconduisis jusqu'à sa voiture. En partant, elle me dit en souriant “ ne perdez pas votre portefeuille.”

“ Assis dans mon grand fauteuil, je tournais machinalement ce portefeuille entre mes doigts, et je pensais combien j'étais heureux d'avoir une maison comme celle de la baronne où je pus aller chercher quelques distractions.

“ A force de tourner ce pauvre portefeuille, (car il n'avait jamais renfermé qu'un agenda et une liste des leçons que je donnais chaque jour), je le laissai tomber et dans sa chute il s'ouvrit. Un papier s'en détacha, je l'ouvris et quelle est ma surprise d'y lire ces lignes—“ Il sera payé à l'ordre de M. Naueser, chaque année, à parçille date, à la Banque Royale, la somme de mille florins. Signé, baron de.... etc.”

“ Depuis ce jour, je reçois chaque année cette rente qui est plus que suffisante pour mon besoin.

“ Je ne suis pas le seul qui ait été doté d'une pareille faveur ; je connais quelques-uns de mes confrères qui pourraient vous en conter autant.”

Nous vous avons beaucoup fait voyager, cher lecteur ; vous devez être par cela même beaucoup fatigué ; aussi croyons-nous devoir terminer par cet article les longues stations que nous avons cru devoir vous faire faire dans quelques villes d'Europe. Le repos vous est à présent nécessaire. Concluons.

En parlant du musicien, nous n'avons pas pris ce titre dans toute l'acception du mot. Il est évident que le grand musicien, l'homme de génie, percera malgré la jalousie et l'envie de ses confrères ; si ce ne sont ces derniers qui font sa réputation, c'est le public dont le bon sens et l'intelligence le placent sur un piédestal indestructible.

Nous avons généralisé ce titre, nous avons ainsi désigné toute personne qui se livre à l'enseignement musical et dont les pénibles études pour y arriver fournissent souvent bien des déboires au musicien.....

Nous avons dit les différentes raisons qui ont presque repoussé de la société de quelques pays les musiciens les plus respectables. Nous comptons nous étendre sur ce sujet en parlant des musiciens en Canada. Mais des raisons particulières nous imposent le devoir de nous retirer de la rédaction. Nous préférons rentrer dans le calme de la vie privée, et laisser à chacun le repos.

C'est au public à apprécier lui-même si les musiciens, en Canada, sont dignes de sa considération.

En nous retirant de la rédaction de l'*Echo*, nous n'en restons pas moins un de ses plus zélés partisans, et nous espérons conserver de son rédacteur-en-chef le titre d'ami.

DIEBIX.

XV.

ETUDE LITTÉRAIRE.

CHATEAUBRIAND ET LA CRITIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

V.

(Suite.)

Voulût-on absolument refuser à l'auteur du *Génie du Christianisme* le mérite d'avoir aidé à raviver les croyances religieuses, il faudrait au moins reconnaître qu'il a changé les allures de l'incrédulité ; il a enlevé au scepticisme cette parfaite satisfaction de lui-même, cette sorte de brevet de supériorité intellectuelle et de bon goût qu'il se donnait et qu'on lui donnait aux dix-huitième ; il l'a contraint de confesser que la foi n'était pas nécessairement un signe d'imbécillité ou d'hypocrisie ; il a fait plus, il lui a en quelque sorte insinué une tendance manifeste à respecter cette foi chez les autres et à la regretter pour lui. Il a ainsi notablement diminué la distance qui sépare les sceptiques des croyants. Les hommes pieux, qui pensent que cette distance ne saurait être diminuée qu'au détriment de la religion, ont peut-être raison de ne pas faire beaucoup de cas du *Génie du Christianisme* ; ceux qui pensent au contraire que la religion n'est en rien compromise parce qu'elle peut opposer à ses ennemis non-seulement les enfants dévoués qui lui appartiennent tout entiers, mais une foule d'enfants plus ou moins séparés d'elle, en qui s'est altéré plus ou moins le sentiment complet de son autorité, mais qui ont gardé le sentiment de sa grandeur, de sa beauté, de ses bienfaits, de son importance comme pouvoir générateur du dévouement et préservateur de la moralité ; qui, en un mot, l'aiment encore et la respectent comme une mère, même en ne lui obéissant pas toujours ; ceux qui pensent que cette légion d'alliés sincères n'est point à dédaigner, ceux-là doivent de la reconnaissance à l'auteur du *Génie du Christianisme* ; car nul écrivain n'a contribué autant que lui à maintenir dans ce milieu incertain le respect et la sympathie à défaut de la foi, et à empêcher tous ceux qui ne sont religieux qu'à demi de devenir les adversaires de la religion.

L'épreuve que traverse en ce moment le catholicisme peut tromper des esprits superficiels ou prévenus. Nous avons vu, au début de ce travail, un écrivain grave, un professeur, déclarer morte ou à peu près la religion catholique, et proposer à la France de la remplacer par une nouvelle méthode de lire l'Évangile *sous le regard de Dieu et loin de toute influence humaine*. Nous pensons que ce docteur a vu moins clair dans la situation que M. de Tocqueville, quand il écrivait il y a vingt ans : “ Si le catholicisme parvenait enfin à se soustraire aux haines politiques qu'il a fait naître, je ne doute presque point que ce même esprit du siècle qui lui sem-

ble contraire ne lui devint très-favorable et qu'il ne fit tout à coup de grandes conquêtes (1)!"

Quiconque, en effet, voudra comparer l'opposition actuelle contre le catholicisme avec l'opposition qu'il a subie au dix-huitième siècle, n'aura pas de peine à reconnaître qu'il y a entre ces deux oppositions une différence radicale: l'une était tout à la fois politique et religieuse, plus acharnée peut-être encore contre les dogmes et la puissance morale du catholicisme que contre sa puissance politique, tandis que l'autre ne s'alimente plus guère que de récriminations plus ou moins fondées contre l'esprit politique qu'elle attribue à l'Eglise. Il serait presque inconvenant de toucher en passant, et à propos d'une étude littéraire, à des problèmes imposants et redoutables. Disons seulement que, quelle que puisse être la solution momentanée des difficultés actuelles, le jour où l'Eglise catholique pourra et voudra (et nous croyons qu'elle le pourra et le voudra) ôter tout prétexte à ses ennemis de l'accuser d'être vouée à la défense des idées et des institutions politiques de l'ancien régime et à l'amour des gouvernements absolus; le jour où elle accordera aux idées politiques modernes tout ce qui n'est pas contraire à ses dogmes fondamentaux; le jour où, sans se laisser effrayer par la perversion que l'esprit de violence ou de fraude peut faire subir aux principes en eux-mêmes les plus justes, elle n'hésitera pas à prononcer les paroles que prononçait, il y a quinze ans, un prêtre déjà notable, devenu aujourd'hui une des gloires de l'épiscopat français: "Nous acceptons, nous invoquons les principes et les libertés proclamés en 1789 (2);" le jour enfin où disparaîtra, entre l'Eglise catholique et la société moderne, ce malentendu politique qui fait la principale force des ennemis de l'Eglise, le temps des grandes conquêtes du catholicisme annoncé par M. de Tocqueville sera proche, et il arrivera un moment où tout homme ayant le sentiment de la dignité humaine considérera en quelque sorte comme un axiome indiscutable cette vérité que tant d'esprits défiant méconnaissent aujourd'hui, savoir: que, de tous les citoyens, celui qui a le plus besoin d'indépendance dans ses rapports avec le pouvoir politique, c'est le prêtre; et que, de tous les prêtres, celui qu'il importe le plus de soustraire à toute pression de la part des puissances de la terre, c'est le pape.

Dans cette réconciliation complète de l'Eglise et de la France nouvelle sur le terrain de la liberté, il y aura encore une part à faire à l'auteur du *Génie du Christianisme*, et, après avoir reconnu avec M. Villemain qu'il a ramené la littérature à la religion, il faudra reconnaître aussi avec lui qu'il a ramené l'esprit religieux à l'esprit de liberté. Ce n'est pas, il est vrai, dans l'ouvrage qui nous occupe en ce moment que le libéralisme religieux de M. de Chateaubriand est le plus accentué; il a déclaré lui-même dans ses Mémoires que l'esprit public, en 1802, obsédé par le récent souvenir des terribles exoës de la Révolution, ne lui avait pas permis d'appuyer beaucoup sur les rapports de la religion et de la liberté; il a même tracé un aperçu plus ou moins heureux d'un autre *Génie du Christianisme* qui, s'il eût été exécuté sur ce nouveau plan, eût présenté le défaut inverse de trop sacrifier la religion à la

politique. Mais, quoiqu'il y ait des lacunes dans l'ouvrage publié, il serait souverainement injuste d'y voir, ainsi que l'ont fait quelques critiques, une sorte de plaidoyer poétique et religieux destiné à s'adapter aux idées gouvernementales du premier consul. Pour détruire cette accusation, il suffit de rappeler que, dans le chapitre XI du V^e livre de la IV^e partie, l'auteur s'attache à établir que c'est au christianisme qu'on doit le gouvernement représentatif, "qu'on peut mettre, dit-il, au nombre des trois ou quatre découvertes qui ont créé un autre univers;" et, pour qu'on ne se trompe pas sur sa manière d'entendre le gouvernement représentatif, il le qualifie un gouvernement "qui ne se conserve que par la justesse des contre-poids;" et il ajoute: "Ce gouvernement n'est possible que par la religion, qui, en maintenant l'équilibre moral le plus parfait, permet d'établir la plus parfaite balance politique." Lorsqu'un écrivain parle ainsi en 1802, et lorsqu'il dit de l'auteur de *l'Esprit des Lois*: "C'est le véritable grand homme du dix-huitième siècle" peut-on, en conscience, le présenter comme le complaisant apologiste du gouvernement que le premier consul, devenu empereur, devait bientôt établir en France?

L'idée d'une alliance naturelle et possible entre la religion et la liberté n'est, il est vrai, qu'indiquée dans le *Génie du Christianisme*, mais elle l'est très-nettement. Nous verrons, en étudiant la carrière politique de M. de Chateaubriand, que cette idée s'est de plus en plus fortifiée dans son esprit, et que, même à l'époque où il a été le plus engagé, non pas, comme on l'a dit et répété bien à tort, dans les *opinions absolutistes* (on ne trouverait pas, je crois, à citer de Chateaubriand une seule page qui porte positivement ce caractère); mais dans une tentative dangereuse de rendre au principe aristocratique héréditaire une vie qu'il avait perdue, en France, bien avant la Révolution; même à l'époque où M. de Chateaubriand appelait le clergé à concourir à cette entreprise, c'était avec le désir très-expressément formulé de voir l'Eglise adopter sans arrière-pensée toutes les institutions qui caractérisent un gouvernement libre. Mais nous ne voulons pas anticiper, et nous rentrons dans l'examen du *Génie du Christianisme*, ou plutôt nous le terminons en empruntant à M. Sainte-Beuve un passage où il résume en quelques lignes, après l'avoir d'abord mis en pleine lumière avec autant d'équité que d'agrément, un des mérites les plus incontestables de cet ouvrage, celui d'avoir introduit, dans l'esthétique, dans l'histoire littéraire et même l'histoire nationale, un esprit d'innovation qui a pu s'étendre, se rectifier ou s'affermir depuis, mais qui est ingrat lorsqu'il s'autorise de ses progrès pour méconnaître ce qu'il doit à Chateaubriand. "Littérairement, dit l'éminent critique, le *Génie du Christianisme* ouvrit une foule d'aspects nouveaux et de perspectives qui sont devenues de grandes routes battues et même rebattues depuis; goût du moyen âge, du gothique, poésie et génie de l'histoire nationale, il donna l'impulsion à ces trains d'idées modernes où la science est intervenue ensuite, mais que l'instinct du grand artiste avait d'abord devinés."

En somme, cet ouvrage tant discuté n'est ni un ouvrage de philosophie, ni un ouvrage de théologie; on aura beau prouver qu'il est superficiel sur bien des points, ou erroné sur quelques autres, nous croyons qu'il survivra, non-seulement, comme on l'a dit, à cause des

(1) *De la démocratie en Amérique*, t. III, p. 54.

(2) *De la Pacification religieuse*, par l'abbé Dupanloup, édit. de 1845, p. 306.

circonstances mémorables auxquelles il se rattache, mais parce qu'il a en lui-même assez de génie, assez de flamme, assez de beautés de pensée et d'expression, pour captiver toujours les esprits jeunes, non encore desséchés par l'abus de la vie, ou non encore gâtés par l'affection pédantesque de l'omniscience et de la profondeur.

VI.

Les chapitres que M. Sainte-Beuve a consacrés à l'étude du poème des *Martyrs* comptent parmi ceux où l'éminent écrivain a le mieux prouvé qu'il savait allier à la sagacité du critique en éveil sur les défauts la fraîcheur et la vivacité d'imagination de l'artiste qui ne se dégoûte jamais de ce qui est beau, quand bien même ce beau serait plus ou moins passé de mode. Sa sympathie, il est vrai, est moins complète et moins vive pour les *Martyrs* que pour *René*, elle est plus mêlée de restrictions, mais elle est encore assez marquée pour raffermir dans leur sentiment ceux qui considèrent cette belle composition comme le chef-d'œuvre littéraire de Chateaubriand. M. Sainte-Beuve déclare lui-même que c'est dans cet ouvrage "que l'illustre écrivain a atteint en quelque sorte la perfection classique de son genre et de son génie, que ce livre représente certainement le monument le plus parfait et le plus juste de son talent." Il l'accompagne, il est vrai, cette déclaration d'un assez grand nombre de critiques dont la plus grave, celle qui porte sur le fâcheux emploi que l'auteur a fait du merveilleux chrétien, est d'une justesse reconnue par tous et même, comme nous l'avons dit plus haut, par Chateaubriand, qui se reproche avec raison, dans ses *Mémoires*, d'avoir cédé à la tentation de faire du merveilleux direct, c'est-à-dire de peindre un ciel et un enfer quand il aurait pu facilement s'en tenir à l'intervention des bons et des mauvais anges pour la conduite de l'action, au lieu de la livrer à des machines usées. D'autres observations de l'éminent critique sont plus discutables; il en est que l'on pourrait combattre en s'appuyant de l'opinion d'un autre critique pour lequel M. Sainte-Beuve professe à bon droit une haute estime, et dont la remarquable étude sur Chateaubriand n'a pas été inutile à son propre travail; nous voulons parler de M. Vinet. Celui-ci constate, par exemple, que dans la peinture d'Héroclès l'auteur des *Martyrs* a été énergique sans être repoussant, sauf un seul trait. M. Sainte-Beuve pense au contraire que ce personnage et celui de Galérius sont constamment forcés; il oppose au procédé de Chateaubriand celui de Shakespeare, chez lequel il n'y a ni monstres ni héros complets; mais combien d'autres poètes n'ont pas cru devoir admettre le mélange de la beauté morale dans le même personnages! Nous inclinons ici pour l'avis de M. Vinet.

Ce dernier nous présente Demodocus comme un caractère qui reste dans l'immigration. Sainte-Beuve ne voit, dans le père de Cymodocée, qu'une ganache homérique; le mot est un peu dur (3). En revanche, M. Sainte-Beuve écarte judicieusement quelques autres critiques de M. Viney, et toutes les parties les plus célébrées des *Martyrs*, le séjour à Naples, l'arrivée d'Europe à l'armée des Gaules, la veille nocturne, la bataille des Franks, l'épisode de Velléda, trouvent en lui un appréciateur qui sait non-seulement admirer, mais communiquer aux autres son admiration. Il a

même quelquefois, dans l'expression de ses goûts, des mouvements d'une vivacité originale, qu'on aime en lui quand ils tendent à aviver la sympathie au lieu de chercher à l'éteindre. C'est ainsi qu'après avoir rappelé que l'excellent Ballanche ne pouvait prononcer le nom de Cymodocée sans que les larmes lui vissent aux yeux, il s'écrie: "Génération d'aujourd'hui, ne sauriez-vous plus comprendre cela?"

Nous, qui ne sommes déjà plus de la génération d'aujourd'hui, nous le comprenons si bien, que c'est un regret pour nous de ne pas trouver dans l'ouvrage de M. Sainte-Beuve une réhabilitation plus complète de cette délicate figure de Cymodocée, si généralement sacrifiée ou négligée par les critiques même les plus favorables au poème des *Martyrs*; n'est-ce pas dans cette création charmante que Chateaubriand, si habile à peindre la passion, la grandeur ou la mélancolie, a montré qu'il savait aussi combiner les couleurs les plus douces, les plus riants et les plus chastes, pour faire en quelque sorte vivre sous nos yeux un type de beauté ingénue sans fadeur et originale sans bizarrerie? Nous comprenons que la beauté tragique, un peu sauvage, et même un peu égarée de Velléda attire davantage les regards du public; mais combien de figures consacrées par la poésie ancienne et moderne, depuis Sapho, Médée, Phédre, Didon, jusqu'à Armide, se rapprochent plus ou moins de Velléda! Nous n'en trouvons point qui ressemble à Cymodocée et qui puisse rivaliser avec elle. Il y a certainement dans la composition de cette figure le même travail un peu laborieux, un peu artificiel, si l'on veut, qui se trouve dans le poème entier, et qui tient à sa donnée fondamentale. Cette donnée en elle-même est, suivant nous, admirablement belle, mais très-difficile à exécuter, sans que l'effort se fasse plus ou moins sentir dans l'exécution. Quand M. Villemain et M. Sainte-Beuve s'accordent, en employant presque les mêmes expressions, à dire, l'un "que le poème des *Martyrs* est une œuvre composite et dès lors artificielle," l'autre, "que c'est un poème composite où toutes les beautés païennes et chrétiennes sont artificiellement ramassées dans un étroit espace," il y aurait de l'outrecuidance à ne pas reconnaître une vérité établie par deux juges d'un goût aussi fin et aussi sûr. Il est incontestable que l'entreprise tentée par Chateaubriand de réunir dans le même cadre tous les genres de beauté qui caractérisaient deux civilisations, deux poésies, deux religions, en personnifiant ces beautés dans diverses figures, et parfois même (comme c'est le cas pour Cymodocée) en les réunissant sur une seule figure; il est incontestable que cette entreprise conduisait presque nécessairement l'auteur à des inventions; à des rapprochements plus ou moins forcés et systématiques. Mais n'est-il pas incontestable également que cette idée, aussi originale que grandiose, a fourni et devait fournir à une imagination opulente comme celle de Chateaubriand, fortifiée et contenue à la fois par l'étude des faits, des monuments et des lieux, une foule d'inspirations neuves et admirables qui feront vivre son œuvre et l'empêcheront de se confondre jamais dans la masse des épopées manquées ou médiocres qui encombrant l'histoire de littératures? Les *Martyrs* seront peut-être le dernier produit vivant d'un genre qui semble aujourd'hui épuisé, mais il ne périra pas.

Le rapport naturel entre deux poèmes en prose a fait souvent comparer les *Martyrs* au *Télémaque*. Nous

n'entrons pas dans cette comparaison un peu rabattu. M. Sainte-Beuve, sans y insister beaucoup, donne la préférence au *Télémaque*, comme étant, dit-il, "le produit d'un art plus facile, moins laborieux, où l'effort dans l'imitation de l'antique se laisse moins apercevoir." L'éminent critique se rencontre encore dans cette opinion avec M. Villemain. Peut-être ne manque-t-il au poème de Chateaubriand que d'être plus âgé d'un siècle pour pouvoir soutenir avantageusement le parallèle. Il y a certainement plus de facilité dans le poème de Fénelon, mais y a-t-il plus de puissance et d'originalité ? Sans parler de la différence des deux compositions quant au sujet, dont l'un, celui des *Martyrs*, est bien autrement vaste que le sujet du *Télémaque*, l'auteur des *Martyrs* n'a-t-il pas rajeuni et ravivé les vieilles formes de la fiction épique par un charme nouveau de vérité historique dans la peinture des époques, des mœurs, des caractères, et de vérité pittoresque dans les tableaux de la nature, qu'on chercherait vainement, au même degré du moins, dans le poème de Fénelon ?

On nous assure pourtant que la génération nouvelle ne lit plus guère les *Martyrs*. Si cela est vrai, nous doutons fort qu'une fois hors du collège elle lise beaucoup le *Télémaque*. Et, si elle ne lit plus les *Martyrs*, il faut le regretter pour elle, car, étant données les tendances de la littérature actuelle, nous connaissons peu de lecture qui, au point de vue de l'art, puisse être plus profitable à la nouvelle génération. Cette prose admirable n'est certainement pas bonne à imiter servilement ; quoiqu'elle n'offre en général aucune affectation, quoique même dans l'occasion elle se détende plus qu'on ne l'a dit, elle reste cependant, en sa qualité de prose poétique, au-dessus du ton moyen, du ton littéraire le plus naturel ; défigurée par un copiste maladroit, elle peut tourner au genre Marchangy ou au genre d'Arlineourt. Mais, si ces deux genres conservent encore quelques sectateurs, ce n'est pas sur cette pente que la littérature actuelle, et en particulier la littérature d'imagination, semble disposée à se laisser entraîner. Ce n'est pas le goût du pompeux, c'est le goût de l'ignoble, qui nous menace en ce moment. Pour nous déguiser apparemment le danger de cette dépravation du goût, nous avons donné au genre ignoble un nom nouveau, nous l'appelons le *genre réaliste*. Une certaine subtilité prétentieuse combinée avec une dose énorme de grossièreté et de platitude, voilà ce qui, dans les œuvres d'imagination, a trop souvent le don d'intéresser le public d'aujourd'hui. Eh bien, de même qu'on trouve des élixirs composés avec des plantes aromatiques cueillies sur de hautes montagnes, qui pourraient être dangereux si l'on en abusait, mais qui, employés avec modération, produisent sur l'organisme un effet tonique ou dépuratif très-puissant, de même tout écrivain qui voudra se préserver ou se purifier des miasmes de la littérature réaliste fera bien de lire de temps en temps quelques pages des *Martyrs*. Il y trouvera cette merveilleuse abondance d'inspirations tour à tour gracieuses, émouvantes, imposantes, que M. Sainte-Beuve qualifie si heureusement de *miracles d'imagination*, il y trouvera presque toutes les richesses de notre langue, les constructions à la fois les plus élégantes, les plus délicates, les plus harmonieuses, les plus colorées, les plus grandioses, les plus hardies, sans que l'audace y soit presque jamais obtenue aux dépens de la précision et de la correction ; car l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* a eu raison de dire, en

parlant des *Martyrs* : "C'est celui de tous mes écrits où la langue est la plus correcte."

S'il est vrai, comme on nous l'a dit aussi, que la génération actuelle, en négligeant les *Martyrs*, garde plus de goût pour cette autre épopée en prose, les *Natchez*, où Chateaubriand, jeune et fougueux, a entassé en quelque sorte toutes les bizarreries d'une verve prodigieuse mais déréglée, cette préférence ne saurait être qu'un accident passager, et l'on peut toujours dire à coup sûr des *Martyrs* ce qu'en disait M. Fontanes, au moment d'une première disgrâce qui fut suivie d'une grande faveur : *On y reviendra*.

Si nous passons des *Martyrs* à l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, nous cherchons en vain sur quel argument on pourrait se fonder pour appliquer à ce livre la sentence qui est actuellement à l'ordre du jour au sujet de Chateaubriand, et comment on prouverait que cette relation de voyage n'est pas un ouvrage complet. Il est certainement aussi complet que les meilleurs du même genre, ce livre que M. Villemain déclare "un livre original et charmant, le plus naturel que l'auteur ait écrit."

Qu'à partir de l'*Itinéraire* M. de Chateaubriand n'ait plus composé aucun ouvrage de même valeur littéraire que les précédents, cela est incontestable. Ses productions politiques, dont le fond nous occupera plus tard, brochures, discours, articles de journaux, sont en général des écrits de circonstance qui subiront plus ou moins la fragilité attachée à leur origine. Nous admettons sans peine qu'ici l'avenir ne réservera que des pages ; mais combien d'admirables pages s'offriront à son choix ! Quel polémiste ne trouvera profit à étudier même la collection des articles du *Conservateur*, s'il veut apprendre à concilier les exigences de la polémique quotidienne avec celles de la langue et du goût ? N'y a-t-il pas dans la partie dogmatique de la *Monarchie selon la Charte*, dans les discours et les écrits de M. de Chateaubriand en faveur de la liberté de la presse, assez de vérités indestructibles, présentées avec une assez grande puissance de talent, pour que de telles œuvres survivent aux circonstances ?

La vieillesse de l'illustre écrivain rendu à la littérature n'a produit, il est vrai, que des ébauches, mais quelles puissantes ébauches que les *Études historiques* ! que de beaux fragments ! que d'idées hardies et neuves, dont plus d'un a profité sans le dire, se détachent au milieu des parties faibles de cet édifice inachevé ! Le *Congrès de Vérone* et l'*Essai sur la littérature anglaise*, quoique, suivant nous, de moindre valeur que les *Études historiques*, offrent encore bien des passages où se reconnaît la main du maître. C'est dans la *Vie de Rancé* que l'affaiblissement de cette robuste intelligence est enfin sensible.

VII.

Quant aux *Mémoires d'outre-tombe*, que nous ne voulons considérer d'abord que sous le rapport de la forme, c'est un ouvrage d'un autre ordre. Commencé en 1811, continué, modifié, corrigé pendant plus de trente ans, il n'appartient en propre ni à la maturité, ni à la vieillesse de l'auteur ; il se rattache également à ces deux âges, et M. de Chateaubriand semble y avoir réuni toutes les beautés et tous les défauts qui se peuvent remarquer dans l'ensemble de ses ouvrages en les prenant depuis le premier jusqu'au dernier, c'est-à-dire depuis l'*Essai sur*

les révolutions jusqu'à la *Vie de Rancé*. Ceux qui ne veulent voir dans cette œuvre inégale, mais étonnante, rien autre chose qu'un rapsodie informe où l'on peu à la rigueur découvrir quelques détails heureux, ceux-là ne sauraient, suivant nous, être pris au sérieux; nous nous en référons contre eux au jugement de M. Sainte-Beuve, qui dit dans son dernier ouvrage: "Ces Mémoires, après tout, sont sa grande œuvre, celle où il se révèle dans toute sa nudité égoïste et aussi dans son immense talent d'écrivain..... Tel qu'il est, ce livre est quelque chose d'unique."

On a essayé de distinguer dans cet ouvrage une première et une seconde manière; la plus belle serait celle des trois premiers volumes, dont la rédaction date de la meilleure époque de son talent; la seconde serait surtout marquée dans les volumes rédigés les derniers. Cette distinction, exacte pour l'ensemble, ne l'est plus quand on l'applique aux détails du style, parce que M. de Chateaubriand n'a cessé, presque jusqu'à sa mort, de retoucher ses Mémoires; parfois même les pages qu'il a le plus retouchées, en les gâtant plus souvent qu'il ne les perfectionnait, appartiennent précisément à cette rédaction primitive, qui était d'abord la plus heureuse; tandis qu'au contraire il est telle partie, rédigée plus tard, qui a moins souffert de ses retouches. Nous croyons, par exemple, que si on examine de près les cinq ou six premiers chapitres de la vie de Chateaubriand sous le Consulat, rédigés en 1839, on y trouvera, à la vérité, un moins grand nombre de belles pages que dans ses récits d'enfance et de jeunesse, rédigés de 1811 à 1822, mais on y trouvera aussi beaucoup moins de ces bizarreries de détail, de ces tours forcés, trop archaïques ou trop techniques qui compromettent un peu l'effet des belles pages de la première partie. Les pages écrites plus tard, quoique moins brillantes, sont parfois plus égales, d'un tour plus facile, plus simple, plus coulant, parce qu'elles ont été moins gâtées que les premières par des surcharges qui souvent paraissent dater de l'extrême vieillesse de l'auteur, du temps de la *Vie de Rancé*, c'est-à-dire du temps où la main du grand artiste devenait de plus en plus lourde.

On pourra du reste faire, quelque jour, au sujet des *Mémoires d'outre-tombe*, une comparaison assez curieuse. Il existe une copie des trois premiers livres de ces Mémoires qui date de 1826. Cette copie ayant été donnée à cette époque par M. de Chateaubriand à madame Récamier, il ne s'en occupa plus, il n'y pensa même plus, et il continua, de 1826 à 1845, à retoucher incessamment le manuscrit sur lequel avait été faite cette copie. Quand celle-ci sera publiée, elle permettra, en la confrontant avec l'édition définitive, de saisir en quelque sorte *flagrante delicto* les modifications, parfois singulières, qui s'opèrent dans les idées et dans le style de l'auteur. Pour ne parler ici que des changements de son style, on verra le vieillard, en présence de cette rédaction primitive qui se rapproche beaucoup du style l'*Itinéraire*, travailler à tout accentuer, à tout forcer, à tout préciser souvent jusqu'à la minutie. Les mots les plus simples, qui 1826 lui paraissaient les meilleurs, lui paraissent trop vagues ou trop faibles, et il les efface pour y substituer, soit des expressions tombées en désuétude, et qu'il veut remettre en circulation, soit des expressions techniques qu'il emprunte aux professions diverses. Les tours de phrase qui n'ont d'autre mérite que leur netteté ne lui plaisent plus, et il aime souvent

à les remplacer par des tours bizarres destinés à surprendre le lecteur. Toute description courte lui semble insuffisante, et il n'en laisse passer presque aucune sans l'enrichir ou la charger.

Quelques citations empruntées à ce texte inédit de 1826, et rapprochées du texte imprimé des *Mémoires d'outre-tombe*, feront mieux comprendre que ne le pourraient toutes nos explications le genre de changement qui s'opère dans le goût de M. de Chateaubriand à mesure qu'il vieillit.

Dans le manuscrit de 1826, l'auteur, en nous racontant ses rêveries d'enfant au bord de la mer, à Saint-Malo, nous dit: "J'allais m'asseoir loin de la foule, auprès de ces flaques d'eau que la mer entretient et renouvelle dans les concavités des rochers; là je m'amusaissais à voir voler les oiseaux de mer ou à ramasser des coquillages."—Rien de plus.—Dans le texte publié en 1848, la dernière partie de ce passage se transforme ainsi: "Là, je m'amusaissais à voir voler les pingouins et les mouettes, à *bêr aux lointains bleuâtres*, à ramasser des coquillages, à écouter le refrain des vagues parmi les écueils." Ce dernier membre de phrase constitue un supplément heureux; mais on n'en peut pas dire autant du reste. Le *bêr aux lointains bleuâtres* n'aurait jamais été écrit avant 1840; le mot *pingouins*, qui est la pour la précision, ne serait pas aussi précis que le mot plus vague d'*oiseaux de mer*, si, comme nous l'avons entendu dire, il n'y a pas de pingouins à Saint-Malo.

Le récit des jeux du jeune Chateaubriand avec les autres enfants de la ville, le long du *sillon*, et de l'accident arrivé à la petite Hervine Magou, était rédigé ainsi dans le texte de 1826: "Toute la filo s'abat comme des moines de cartes; il n'y eut que la petite fille de l'extrémité de la ligne sur laquelle je tombai, et qui, n'étant retenue par personne, fut jetée dans la mer; la lame l'entraîne en se retirant." Dans le texte définitif et imprimé, l'auteur a remplacé le mot *je tombai*, par celui, *je chuirai*, apparemment comme plus technique et plus en rapport avec le lieu de la scène, et à cette périphrase: "La lame l'entraîne en se retirant," il a substitué ces mots: "le *justant* l'entraîne." Le tour est plus précis, sans doute, mais est-il aussi clair pour les lecteurs non maritimes? Racontant la mort de Gesril à Quiberon, le texte de 1826 disait: "On voulut le sauver en lui jetant une corde;" le texte de 1848 dit: "On le voulut sauver en lui *filant* une corde." En décrivant l'église de Notre-Dame de Nazareth, où l'on relève l'enfant du vouu de sa nourrice, l'auteur se contentait d'abord de dire: "L'église était placée au bord du chemin, et environnée de grands ormes;" c'était simple comme bonjour. Dans sa vieillesse, il trouve cela trop simple et trop vague, il change la phrase ainsi: "Le couvent, placé au bord du chemin, *s'envieillissait* d'un quinconce d'ormes du temps de Jean V de Bretagne."

Le récit du départ de Saint-Malo pour Combourg contenait d'abord la description suivante: "Nous étions dans une énorme berline dorée traînée par huit chevaux, parés comme des mulets en Espagne, avec des sonnettes et des houppes de laine de diverses couleurs." Voici maintenant ce que devient cette description dans le texte imprimé: "Nous étions dans une énorme berline à l'antique, panneaux surdorés, marchepieds en dehors, glands de pourpre aux quatre coins de l'impériale. Huit chevaux parés comme les mulets en Espagne, sonnettes

au cou, grelots aux brides, houppes et franges de laine de diverses couleurs, nous traînaient."

La description du pays que l'auteur traverse dans ce premier voyage à Combourg était présentée dans le texte de 1826 sous cette forme brève et simple : "Pendant l'espace de six lieues nous n'aperçûmes que des landes bordées de forêts, des champs à peine cultivés, des paysans qui ressemblaient à des sauvages." Cette simple esquisse avait l'avantage d'être plus vraie qu'une description minutieuse, comme représentant mieux les impressions d'un enfant. Mais en vieillissant l'auteur a contracté la maladie de ses disciples, qui consiste à tout décrire en forçant tout, et il remplace cette esquisse par le tableau suivant : "Durant quatre mortelles lieues, nous n'aperçûmes que des bruyères *guirlandées* de bois, des friches à peine *écrêtées* des semailles de blé noir court et pauvre, et d'indigentes avénières ; des paysans à sayons de peau de *bique*, à cheveux longs, pressaient des bœufs maigres avec des cris aigus et marchaient à la queue d'une lourde charrue, comme des *faunes labourant*."

La plus grande partie des changements de forme que Chateaubriand a fait subir à ce texte primitif de 1826 porte le même caractère ; mais, quoique ce goût envahissant d'archaïsme, de minuties techniques et descriptives, de mots singuliers et de comparaisons bizarres, nuise de temps en temps à l'effet des *Mémoires*, il y a dans cet ouvrage de telles beautés de style, en si grand nombre et si variées, que tous les défauts qui s'y mêlent ne pourront jamais les obscurcir.

Il est d'ailleurs juste de dire que l'auteur ne s'est pas toujours trompé en forçant généralement le coloris du texte de 1826 : nous pourrions citer plus d'un passage où la rédaction a gagné à être plus accentuée ; peut-être même plus d'un lecteur préférera, dans le dernier rapprochement présenté plus haut, à l'esquisse primitive la description plus détaillée, quoique un peu chargée, du texte imprimé. Il est possible, enfin, que les défauts des *Mémoires d'outre-tombe* contribuent pour leur part à faire vivre cet ouvrage en le maintenant dans un rapport plus intime avec les goûts des générations futures. Autant qu'on en peut juger par le présent, on serait tenté de croire que l'avenir préférera, en littérature comme en beaucoup d'autres choses, la singularité et la témérité à la justesse et à la force. L'auteur des *Mémoires* se trouvera ainsi en règle avec toutes les sortes de lecteurs ; car il y a dans son livre de quoi satisfaire également et ceux qui n'aiment les tons éclatants qu'à la condition qu'ils soient distribués avec harmonie et délicatesse, et ceux qui pardonnent tout à l'audace.

Le monument posthume de Chateaubriand ne vivra pas seulement comme une œuvre d'art puissante et originale, malgré ses inégalités et ses bizarreries, il vivra aussi comme expression d'un caractère qu'on peut aimer plus ou moins, mais dont on ne saurait également contester la puissance et l'originalité. Ce livre ne vivra pas seulement à cause de l'immense talent de l'écrivain, il vivra aussi parce qu'il est souvent empreint de ce genre d'éloquence si bien défini par les anciens : le son que rend une grande âme.

Mais Chateaubriand avait-il une grande âme, avait-il du moins une âme foneièremment grande avec des défauts naturels et acquis, ou n'était-il, comme on se plaît à le dire aujourd'hui, qu'un comédien ? Cette question, qui va nous occuper maintenant, nous semble plus intéres-

sante que celle de son génie littéraire, d'abord parce qu'elle est plus discutée, et ensuite parce que, si nous avons bien connu l'homme, il était de ceux qui préfèrent de beaucoup la considération à la célébrité, et il ne se serait jamais consolé d'être admiré pour son talent, s'il eût pu prévoir qu'on mettrait sérieusement en question l'estime due à son caractère.

LOUIS DE LOMÉNIE.

FEUILLETON :

UN PROJET D'AVENIR.

AU BAL.

XII.

(Suite et fin.)

Mais le docteur Jerson, qui sortait du salon de jeu, mais Raoul, dont le regard ne quittait pas Blanche, ne se méprirent pas ainsi sur la cause de cette subite pâleur, et, en la voyant s'asseoir sur une banquette vide, le plus loin possible des dames faisant tapisserie, ils se dirigèrent tous les deux vers elle avec empressement. Raoul avait à fendre la foule des danseurs, le docteur n'avait que quelques pas à faire dans un espace libre. Ce fut le docteur qui arriva le premier.

— Cette mauvaise nouvelle est donc venue jusqu'à vous, ma chère enfant ? dit-il en se penchant vers Blanche, qui, son bouquet sur les lèvres et des pleurs dans les yeux, regardait vaguement devant elle.

— Oui, dit-elle en refoulant ses larmes, dont quelques-unes tombèrent comme une rosée sur les fleurs qui se fanaient dans la chaude atmosphère du bal. Docteur, savez-vous à qui je pense ?

— A qui ? voyons.

— A ma mère.

Et Blanche passa sur son front et sur ses yeux son mouchoir, qu'elle en retira humide.

— Chère Blanche, murmura en ce moment la voix de Raoul, ne vous désolez pas ainsi, Dieu nous gardera, Albert et moi, de tout danger.

— Madame, alla dire M. Jerson à madame d'Arbois, votre nièce est indisposée, il faut qu'elle rentre chez elle.

— Mais, monsieur, je ne puis quitter le bal et laisser ma fille seule, voyez, elle danse là-bas, et il serait imprudent de la faire sortir dans ce moment.

— Alors, ne trouvez pas mauvais que j'emène Blanche ; vous ne refuserez pas, je l'espère, de me la confier, et sa chambre lui vaudra mieux que ce salon où l'on ne respire pas à l'aise.

La vieille dame voulut faire quelques objections et parla d'attendre. M. Jerson la quitta, et retournant vers Blanche :

— Venez, dit-il.

La jeune fille se leva, et, appuyée sur son bras, elle quitta le salon sans être remarquée et gagna le vestiaire. Ce fut lui qui l'enveloppa dans son châle et qui rabattit sur son front le capuchon de son manteau. Ils sortirent.

— Ne craignez pas de vous appuyer sur mon bras, disait le vieillard, il est encore fort, quoique vieux. Au reste, en voici un plus vigoureux qui nous arrive. Venez, Raoul, et conduisez votre cousine, pour laquelle je suis un pauvre soutien, comme vous devez le penser. Bien, c'est cela; maintenant marchez, en prenant votre temps, devant moi; je ne suis, ma foi, pas en train de vous tenir conversation ce soir.

XIII.

LE DÉPART DU RÉGIMENT.

A quoi tient le bonheur éphémère d'ici-bas et combien sont fugitives les heures de notre félicité!

Occupés de préparer leur vie à venir, Blanche et Raoul avaient oublié ce fléau duquel naissent un peu de gloire fécondée par bien des larmes et beaucoup de malheurs. Que lui importent les cœurs qui se brisent, le sang qui coule, la mort qui fauche et qui abat? On remplace ceux qui tombent, on renouvelle la pâture qu'on doit jeter à cet insatiable Minotaure qui dévore sans compter, et tout est dit.

Ce fut un rude coup pour les deux fiancés que cet appel, qui semblait à Blanche un appel de mort.

Raoul et Albert, c'est-à-dire deux parts de son cœur qui s'éloignaient, et pour ne plus revenir peut-être! Cette pensée la désespérait.

Le jour fixé pour le départ du régiment était arrivé. Blanche, qui avait peu dormi, se leva, passa une robe de chambre, noua à la hâte ses cheveux et descendit sur la pointe des pieds dans le salon. Il était à peine cinq heures, et dans la maison tout dormait.

Elle alla vers la fenêtre et resta debout, les bras à demi croisés et le dos appuyé contre la boiserie. Son regard plongeait avidement dans la rue où se promenait tristement autour d'elle. Le salon était resté ce qu'il était la veille: elle voyait la chaise sur laquelle Raoul avait passé la soirée, placée près de la cheminée: un cigare à demi consumé, laissé par Albert, se montrait sur le guéridon en compagnie d'une boîte de carton et d'une paire de ciseaux. De cette boîte, elle avait tiré deux petites croix et deux médaillons qui lui venaient de sa mère et qui renfermaient de ses cheveux; avec ces ciseaux elle avait coupé deux des boucles qui apparaissaient entre sa tempe et sa joue, elle les avait ajoutées aux cheveux de madame de Plainville, et, l'heure solennelle de l'adieu ayant sonné, elle avait tendu à chacun d'eux ces souvenirs, et, se couvrant le visage de ses mains elle s'était mise à pleurer. Tous ceux qui l'entouraient et qui s'étaient promis de rester forts sanglotaient comme des enfants. Et puis il avait fallu se sé-

parer, s'embrasser une dernière fois, et Raoul et Albert étaient partis.

Cinq heures et demie avaient sonné à une église voisine, et Blanche attendait toujours. Tout à coup elle tressaillit, écarta le rideau et appuya son front brûlant contre les vitres froides. Les sons éclatants d'une musique militaire réveillaient les paresseux habitants de la ville, et le régiment qui partait débouchait de la rue voisine. De grosses larmes jaillirent des yeux de la jeune fille; en se penchant vers elle, on eût pu entendre son cœur battre.

Elle aperçut bientôt Albert, qui arrivait leste et pimpant, tout comme s'il allait à une fête. Son regard rencontra celui de sa sœur, il lui sourit: elle essaya de lui rendre son sourire en lui faisant un geste d'adieu, et il passa.

Blanche n'y voyait plus, elle essuya ses yeux qui cherchaient encore dans les rangs, et attendit Raoul. Elle le reconnut de loin; il marchait sérieux et pensif, le regard attaché sur la maison de son oncle, interrogeant ces fenêtres closes, à l'exception d'une seule. Il n'envoya pas de sourire à cette ombre qui apparaissait derrière le rideau, mais sa main droite, qui tenait son sabre, se posa un instant sur son cœur, et ses yeux restèrent fixés, tant que cela lui fut possible, sur ces yeux qui le regardaient. Arrivé au bout de la rue, il se détourna, toute son âme passa dans le dernier regard qu'il adressait à sa fiancée, et il tourna l'angle d'une maison. En le voyant disparaître, Blanche ne put retenir un cri de désespoir; elle joignit les mains, et, se laissant tomber sur un fauteuil:

— Je ne le reverrai plus! s'écria-t-elle. Mon Dieu! mon Dieu!

Elle resta ainsi pendant une heure, le front entre ses mains, pleurant toutes les larmes de son cœur, et demandant à Dieu la résignation et l'espérance. Elle ne vit pas la porte s'ouvrir doucement, et ne releva la tête qu'en se sentant pressé entre des bras caressants et en entendant une voix douce, tendre et sympathique, murmurer à son oreille ces paroles: "Pauvre, pauvre chérie, je savais bien que tu souffrais."

Ses yeux rencontrèrent les beaux yeux de Laure, que des larmes semblaient voiler, et elle appuya sa tête sur l'épaule de la jeune fille.

— Oh! oui, je souffre, dit-elle, Laure, ce régiment qui s'en va et que tu vois partir avec indifférence emmène mon frère et...

— Et mon fiancé, finit Laure, qui ne paraissait pas aussi indifférente au départ du régiment qu'il plaisait à Blanche de le dire. Va, je sais tout, ajouta-t-elle en l'embrassant, et j'ai bien souvent pensé à toi ces jours-ci. Tu me traiteras désormais en amie, n'est-ce pas? tu me confieras tes joies et tes craintes je veux surtout une part dans tes inquiétudes. Nous serons maintenant

deux à penser à tes chers absents, à parler d'eux, et, quoique mes prières soient loin de valoir les tiennes, à prier pour eux. C'est convenu, arrêté, et, en parlant d'eux, nous dirons : Nos frères de Crimée ; entre nous s'entend.

Blanche gardait le silence, mais ces douces paroles n'en étaient pas moins pour elle une consolation. Sa nature délicate et peu expansive l'amenait toujours à comprimer, à cacher ses peines de cœur, et elle en souffrait. Cette fois, une voix amie se faisait entendre et une main attentive soulevait la voile qui cachait la blessure. Elle aurait donc quelqu'un qui lui parlerait d'Albert et de Raoul, et qui partagerait ses alternatives d'espérance et de tristesse. C'était doux et consolant à penser.

XIV.

SENSITIVES.

Après le départ des deux jeunes gens, la vie de Blanche ne fut qu'une longue phase de tristesse interrompue par de courts intervalles d'espérance. Arrivait-il une lettre, son cœur battait, ses yeux s'obscurcissaient, et c'était en tremblant qu'elle en brisait le cachet. En lisant ces lignes dictées par l'affection, la tendresse la plus vive, ces lignes où il était question de gloire, d'avancement et non de danger, elle se reprenait à sourire, et, ce jour-là et les jours suivants, elle se montrait joyeuse et calme comme autrefois. Cela passé, la tristesse revenait, une tristesse douce, continue, dissimulée, qui mettait M. Jerson en fureur. Mais une pensée absorbait l'esprit de la jeune fille et s'était emparée de son imagination : elle ne croyait pas au retour de Raoul, la mort lui ravirait son fiancé, sa destinée serait jusque-là celle de sa mère ; ce n'était même pas une pensée, c'était une conviction. Son caractère, son humeur, n'étaient pas changés, et il fallait la connaître d'une manière intime pour apercevoir les ravages que ces inquiétudes incessantes exerçaient sur sa santé. Le docteur et Laure rivalisaient de zèle pour la distraire ; elle s'en montrait reconnaissante et leur cachait le plus possible ce qu'elle souffrait. Rien ne lui était plus désagréable que de voir M. Jerson lui prendre la main, la regarder dans les yeux et lui dire de sa grosse voix : "Vous avez pleuré."

Entre les soins à donner à son père et ces amitiés vraies, elle vit passer les semaines, puis les mois. Les nouvelles étaient fréquentes et c'était à qui s'empresserait de les lui annoncer. Quand le facteur avait d'abord passé chez le général ou chez le docteur, on prenait des informations, et Blanche voyait accourir Laure, M. Jerson et Nini. Celle-ci s'intéressait surtout à Albert, qui lui avait promis de revenir l'épouser en grande tenue, sitôt la guerre finie.

Le docteur, qu'il y eût ou non des nouvelles, faisait

tous les jours une visite. Il arrivait, examinait les yeux de Blanche, interrogeait quelquefois son pouls et s'asseyait pour causer.

Un jour qu'il avait retardé l'heure de sa visite, il trouva Blanche qui l'attendait.

— Docteur, cher docteur, s'écria-t-elle en l'apercevant, il y a des lettres. Le combat a eu lieu, ils n'ont pas été blessés, et Raoul est décoré.

— Tiens, fit le vieillard en arrêtant avec complaisance son regard sur le visage animé de Blanche, vous n'avez pas pleuré aujourd'hui. Peste ! quelle bonne mine vous avez ! quelles couleurs sur vos joues ! quel éclat dans vos yeux ! Ah ! Raoul a la croix, cela ne m'étonne pas, c'est un brave.

— Venez, mon père, relisez la lettre d'Albert ; mais venez donc.

— Parle-t-il de moi ? demanda Nini avec un certain embarras.

— Je crois bien ; il y a tout un passage pour sa petite femme.

Nini rougit modestement, comme il convenait à une jeune fille et alla s'installer dans un coin du salon avec une poupée qu'elle tira de sa poche et qui semblait revêtir de Crimée, tant elle était mutilée.

Les lettres arrivées le matin furent lues et relues, et, l'abbé Duclos survenant, il y eut de nouveaux commentaires d'échangés. M. de Plainville était fier de Raoul et parlait comme quatre ; Blanche ne disait rien, mais elle paraissait heureuse et consolée.

— En l'honneur de notre légionnaire, faisons une partie de piquet, l'abbé, dit M. de Plainville, dont le jeu était la seule distraction et qui ne perdait jamais une occasion de mettre ses visiteurs à contribution ; je vous retiens à dîner, et vous aussi, Jerson.

— Avec ou sans Nini ?

— Avec Nini, bien entendu.

— Je veux aussi Laure, dit Blanche. Vous permettez, n'est-ce pas, mon père, que la fasse inviter ?

— Oui, parbleu ! invite qui tu voudras. Eh bien, l'abbé, que faisons-nous, une impériale ou un cent de piquet ?

— Ce que vous voudrez, mon ami, répondit M. Duclos.

Et il approcha la table.

Blanche s'était retirée avec le docteur et son ouvrage dans le coin où jouait Nini.

— Ah ça ! dit M. Jerson, j'espère que les idées noires ne seront plus de mode d'ici longtemps et qu'on va dormir tranquille.

Blanche secoua la tête.

— Ils ne sont pas revenus, dit-elle.

— Ils reviendront. Que diable ! cette guerre ne durera pas autant que celle de Troie. Ce que je veux, c'est vous voir devenir raisonnable, essayer de regarder

les choses en beau, attendre sans craindre et ne pas aller pleurer pendant une heure dans une église humide, les pieds sur des dalles de pierre, quand la fantaisie vous en prend.

— Et comment avez-vous su cela, docteur ?

— Je le sais, et cela suffit.

— Oui, mais ce que vous ne savez pas, c'est que j'en reviens le cœur soulagé, la tête libre, résignée à la volonté de Dieu, enfin.

— Ta, ta, ta, vous ne me persuaderez pas que cela soit sain. Dites des prières chez vous et pleurez le moins possible, croyez-moi. Vous souriez et vous me trouvez exigeant ; je suis un vieux grognon, c'est vrai ; mais vous êtes, vous, une raisonneuse, une pleureuse sempiternelle, une vraie sen..... Ah ! je ne finirai pas, parce que ceci se relie à une surprise que je veux vous faire.

— Une surprise, docteur ! de quel genre, s'il vous plaît ?

— Je ne vous dirai pas. Cette chose à laquelle je vous compare est un présent que je vous destine depuis longtemps.

— Je parie que je sais, moi ! s'écria Nini, qui, selon l'adroite coutume des enfants, avait tout entendu sans faire semblant d'écouter.

— Voyons, dit Blanche en caressant la tête blonde de la petite fille, qu'est-ce que c'est ?

— Une poupée qui ferme les yeux.

M. Jorson et Blanche se mirent à rire.

— Au fait, dit le docteur, c'est aujourd'hui un jour de fête, et je vais vous la donner. Il y a bien assez longtemps que je la soigne ; je crains ceci, je crains cela, et je ne le serai rassuré que quand elle sera bien à vous. Je cours la chercher ; viens-tu, Nini ?

Blanche, restée seule, ouvrit sa boîte à ouvrage, y prit un papier sur lequel l'écriture se croisait en tous sens, et se mit à le lire. Elle en parcourait la première page pour la seconde fois, quand la porte s'ouvrit avec fracas. C'était Nini qui l'euvrait toute grande et qui préparait ainsi un libre passage à son grand-père. Celui-ci marchait gravement derrière elle, portant un pot de grès dans lequel s'élevait une plante d'un beau vert, à plusieurs tiges inclinées, chargées de feuilles étroites et lisses, symétriquement rangées.

Il déposa son fardeau sur un tabouret.

— La première fois que je vis cette petite plante, dit-il à Blanche, je pensai à vous, à votre excessive sensibilité, qui, si je n'étais pas là, vous mènerait droit... enfin peu importe..... où je ne veux pas que vous alliez encore. Je pensai aussi que vous ne refuseriez pas de vous occuper d'un souvenir donné par moi, et je la demandai. Elle était une toute petite alors, et faible. Je l'ai gardée du froid, ma chambre a été la serre où elle a grandi, où elle s'est fortifiée. Aujourd'hui je vous la donne en la recommandant à vos soins.

— Merci, dit Blanche en lui tendant la main, je la soignerai pour l'amour de vous ; mais, dites-moi, comment s'appelle-t-elle ?

— Elle s'appelle... Posez donc un peu votre main dessus.

Blanche plaça avec précaution son doigt sur une des branches, et, à cet imperceptible toucher, les petites feuilles s'abaissèrent et se pressèrent l'une contre l'autre.

Blanche sourit ; elle avait reconnu la sensitive.

Nini regardait, et remarquant l'effet produit, elle se hâta d'appliquer ses deux petites mains sur la plante. qu'un frisson général parcourut.

— Enlevez-la, cria le docteur, ou cette petite touche-à-tout va lui causer quelque dommage.

Blanche souleva le pot de grès.

— Je vais l'installer sur ma fenêtre, dit-elle. Ah ! voici justement Laure qui arrive pour vous tenir compagnie en mon absence.

C'était bien Laure, qui s'empressait d'accourir à l'invitation, se doutant qu'elle était doublée d'une bonne nouvelle.

Ce jour-là, son radieux sourire ne s'effaça pas un instant, et son clair regard ne rencontra qu'un regard affectueux et doux dans lequel ne montait aucune larme.

XV.

LE PRESENTIMENT.

— Mademoiselle, voulez-vous bien ne pas marcher ainsi nu-pieds, et vous habiller vite !

— Eh bien, bon papa, habillez-moi.

Et Nini, prenant ses vêtements dans ses bras, les jeta sur le dossier de la chaise de son grand-père, qui assistait régulièrement à sa toilette du matin.

— Si vous l'habillez, monsieur, dit la bonne du docteur, je vais donner un coup d'œil à mon déjeuner.

— Allez, mais revenez sans tarder, car je me tromperai et ferai de mauvaise besogne sans doute.

— Je vous dirai comment faire, dit Nini d'un petit ton protecteur et en s'installant sur les genoux du vieil lard.

— Par où commençons-nous ? est-ce un cotillon qu'il faut ?

— Un cotillon ? dites un jupon, bon papa.

— Un jupon, soit.

— Non. Marion commence par mes bas.

Et Nini allongea se petit pied nu.

Ce fut un rude travail pour le bon docteur, car l'enfant courbait volontairement son pied, et il tirait en vain. Nini riait et causait.

— Je trouve Blanche drôle depuis quelque temps, disait-elle ; bon papa, pourquoi est-elle si triste ? Bon vous avez cassé mon bas, il est bien plus long aujourd'hui qu'à l'ordinaire. Est-ce qu'Albert ne lui écrit plus ?

—Voilà quelques jours qu'ils n'ont écrit ni l'un ni l'autre. Mais ne courbez pas ainsi votre jambe, Nini.

—Bon papa, il y a des moments où je me figure... oh ! vous serrez trop ma jarrettière, passez votre doigt.

—Il passe très-facilement.

—C'est bien ; à présent mes pantouffes ; qu'est-ce que je vous disais, bon papa ?

—Ah ! c'est vrai, je serais curieux de savoir ce que se figure votre petite imagination à propos de Blanche.

—Que Raoul sera, en revenant, son petit mari.

—Voyez donc la belle découverte ! J'en ai aussi des soupçons ; mais où en sommes-nous ?

Les jupons, le fichu, la robe, furent vite mis, et Nini, secouant à droite et à gauche ses cheveux peignés à l'avance, présenta un peigne à son grand-père.

—Voulez-vous, s'il vous plaît faire ma raie, bon papa ? dit-elle, je ne la fais jamais jamais droite.

M. Jerson prit le peigne, plaça entre ses jambes la petite fille, dont la figure disparaissait complètement sous un voile épais, mouvant et doré, et, levant majestueusement la main, il traça lentement une ligne qui vint aboutir sur le sourcil droit de Nini.

—Oh ! bon papa, s'écria-t-elle en s'échappant et en courant à une petite glace de toilette, regardez comme elle est de travers.

M. Jerson se préparait en riant à recommencer, quand Marion reparut, portant une boîte et une lettre qu'elle remit à son maître.

—Voici ce que le facteur a remis pour vous, dit-elle.

—De qui la lettre ? de qui la boîte ? qu'est-ce qu'il y a dedans ? s'écria la curieuse Nini.

—C'est de Raoul, je crois, répondit M. Jerson en s'asseyant et en plaçant ses lunettes sur son nez.

—Bon papa, je vous en prie, ouvrez d'abord la boîte, dit Fanny d'un petit ton suppliant.

M. Jerson regarda une seconde fois l'adresse, et, tout en grommelant après les petites filles insupportables qui voulaient toujours faire leur volonté, il enleva le cachet apposé sur la ficelle qui entourait la boîte et l'ouvrit.

Des exclamations bien différentes se firent entendre.

—Oh ! que c'est joli ! cria la petite fille.

—Ah ! grand Dieu ! s'écria le docteur avec émotion.

Et il hâta la hâte le cachet de la lettre. Ses yeux avaient à peine parcouru les premières lignes, que ses doux mains tombèrent sur ses genoux par un geste de pénible surprise et de profond abattement. Il resta immobile pendant cinq minutes, puis, mettant la lettre dans sa poche, il prit son chapeau et sortit en poussant de gras soupirs et en essuyant furtivement ses yeux.

—Vous oubliez votre canne, monsieur, lui cria Marion, qu'un tel oubli stupéfiait.

—Et qui vous a priée de m'en avertir ? répondit-il furieux.

—Monsieur, je ne savais pas, faut pas vous fâcher. Si on vient vous chercher, où dirai-je que vous serez ?

—Chez le diable, avec des bavardes de votre espèce ! Et il ajouta en prenant sa course : — Chez l'abbé Duclos.

Blanche le vit passer, elle sourit de son air préoccupé.

—M. Jerson va entrer en repassant, sans doute, dit-elle à la vieille Catherine, ne manquez pas de lui dire que je me promène dans le jardin ; il verra que je suis ses conseils.

Et, jetant un châle sur ses épaules, elle sortit.

L'air était vif, et la jeune fille se sentit frissonner. Elle commença cependant sa promenade autour du jardin, les yeux sur le sable, et rêvant aux chers absents dont elle attendait tous les jours des nouvelles. En passant sous la petite terrasse, elle s'entendit appeler et aperçut une tête blonde qui apparaissait au-dessus du mur pour disparaître aussitôt. C'était Nini, qui, n'étant pas assez grande, sautait pour se faire voir et appelait Blanche de la voix et du geste. Blanche monta les degrés de gazon et se pencha vers le jardin de M. Jerson.

—Que veux-tu, mignonne ? demanda-t-elle à la petite fille.

—Regarde, dit l'enfant, et devine qui a envoyé cette petite boîte.

Blanche la prit.

—Peut-on l'ouvrir ? dit-elle.

—Oui, puisque c'est Raoul qui l'envoie à bon papa.

—Raoul ! répéta Blanche d'une voix étranglée.

Et elle voulut ouvrir la boîte ; mais ses mains tremblaient si fort, qu'elle la laissa échapper. La boîte roula à ses pieds et s'ouvrit en tombant. Un cri d'angoisse, un cri déchirant, retentit.

Sur le gazon de la terrasse brillaient, épars, une croix de chevalier de la Légion d'honneur et un médaillon. Nini, ne voyant plus Blanche, et très-effrayé de ce cri, sauta, et, se cramponnant aux herbes et aux plantes du mur, la chercha des yeux. Elle l'aperçut, affaissée sur elle-même, la tête contre le mur, les yeux fermés et les bras pendants. Elle était si pâle, que l'enfant la crut morte. Fanny se laissa tomber sur l'herbe et se mit à pleurer en poussant des hurlements de douleur.

En ce moment, le docteur arrivait chez lui avec l'abbé Duclos. Un de ces cris perçants frappa ses oreilles ; il s'élança dans le jardin.

—Qu'est-ce ? Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? dit-il en se courbant sur Nini, qui se roulait de désespoir.

—Oh ! bon papa, elle est morte ! cria l'enfant au milieu de ses sanglots.

—Qui, elle ? dis vite !

—Blanche.

—Blanche ! répéta le docteur avec terreur, où est-elle ?

—Là, dans le jardin.

M. Jerson se dressa sur ses pieds et regarda à son tour.

—Ah ! fit-il en se frappant le front, voilà la croix de Raoul au bas de sa robe ; cette maudite boîte, je l'avais oubliée ! Monsieur l'abbé, ajouta-t-il en se tournant vers M. Duclou, courez chez Plainville, annoncez-lui que le choléra a enlevé Raoul presque subitement, je vais au secours de cette pauvre enfant.

Et le docteur, auquel son affection donnait des forces s'enleva sur ses poignets, enjamba le mur et retomba de l'autre côté. Il se releva meurtri et alla s'agenouiller auprès de la jeune fille, toujours immobile et pâle. Après lui avoir tâté le pouls, il passa un de ses bras autour de sa taille, appuya sa tête sur son épaule, et, la soulevant de son autre main, il descendit péniblement les degrés de la terrasse. Ce fardeau, comparativement si léger, accablait l'excellent vieillard, et, quand il eut déposé Blanche sur son lit, la sueur coulait en gouttes pressées de ses tempes et de son front.

M. de Plainville s'était fait traîner auprès de sa fille, et il pleurait Raoul en pressant dans ses deux mains la main inerte et froide de sa malheureuse fiancée.

M. Jerson s'occupait de faire cesser cet évanouissement, qui se prolongeait d'une manière inquiétante.

—La voilà qui revient enfin à elle, dit-il tout à coup.

Et il ajouta en se tournant vers Laure, qui était accourue en entendant parler d'un malheur : — C'est presque cruauté de la rappeler à la vie.

Laure s'était approchée du lit et suivait en picurant les phases de cette sorte de résurrection.

Les joues pâles et froides de Blanche se coloraient légèrement, ses lèvres s'agitaient, et ses paupières se soulevèrent enfin avec effort. Son regard passa sur tous les visages, sur lesquels couraient des larmes, ses mains se joignirent par un mouvement convulsif :

—Raoul ! prononça-t-elle dans un sanglot.

Le docteur se mouchait, toussait et pleurait.

—Parlez-lui donc, fit-il en poussant du coude M. de Plainville ; au nom du ciel, faites-la pleurer, dites-lui quelque chose, un mot de consolation.

Le vieillard se dressa avec peine sur ses jambes goutteuses.

—Blanche, dit-il d'une voix tremblante et douce.

Blanche rouvrit les yeux.

Les lèvres de M. de Plainville remuèrent, mais il ne trouva pas de paroles, et, tendant ses bras vers elle :

—Ma pauvre enfant ! s'écria-t-il avec une explosion de douleur.

Blanche détourna la tête, et, appuyant son front sur son bras replié, elle fondit en pleurs.

—Laissez, laissez, dit M. Jerson à Laure, que la violence de cette douleur effrayait, cela l'ébranle, mais cela lui fait du bien ; laissez-la pleurer et sangloter, c'est

une crise nécessaire, vous dis-je ; aujourd'hui, d'ailleurs, la consolation est impossible ; ce sera plus tard qu'il faudra empêcher trop de chagrin et trop de larmes.

M. Jerson connaissait la délicatesse de la constitution de Blanche, et il n'osait dire toutes ses craintes. Pendant quelques semaines il fut inquiet, sérieusement inquiet. Blanche, morne, triste, affaiblie, ne se représentait à vivre qu'à moitié. Elle parlait peu, pleurait souvent et ne mangeait pas.

Soulevée sur ses oreillers, les mains jointes et les yeux fermés, elle restait des heures entières sans donner signe de vie ; parfois seulement ses lèvres s'agitaient comme si elle priait. Une fois tous les jours, elle voyait l'abbé Duclou, qu'elle avait demandé d'elle-même.

Laure venait assidûment, et finit par s'installer garde-malade.

Les premières paroles que Blanche avait dites avaient été pour demander qu'on ne reçût personne, et toutes les visites, sans en excepter madame d'Arbois et Lucie, étaient consignées à la porte.

La vieille dame était persuadée, comme tout le monde, que Blanche n'avait été si violemment frappée de ce malheur que parce qu'elle avait cru qu'il s'agissait d'Albert, et Lucie protestait en vain. On aurait volontiers questionné le docteur, mais il était devenu inabordable, et il ne cessa d'être bourru que le jour où le danger disparut.

Le premier repas de convalescence que fit Blanche le guérit tout à fait de sa mauvaise humeur. Ce jour-là, il monta lestement l'escalier en disant :

—Ah ! ah ! elle a mangé, elle est sauvée !

Laure, quand il entra, lui montra de l'œil, d'un air triomphant, le plateau sur lequel avait été servi le petit repas ; et il s'avança, le visage rayonnant, vers Blanche, qui lui tendait la main. Il l'examina et s'assit près d'elle, l'air grandement satisfait.

La jeune fille fixa sur lui ses grands yeux agrandis, son regard avait une douceur infinie.

—Cher docteur, dit-elle d'une voix faible, vous voilà content, je m'en aperçois, vous ne craignez plus.

—Non, mon enfant, non, Dieu merci ! Pas plus tard que demain, vous vous leverez, et, dans huit jours, vous serez forte, c'est moi qui vous le dis.

—J'ai été en danger, n'est-ce pas ?

—Hum ! cela pouvait devenir sérieux. Je ne le nierai pas.

—Et c'est vous qui m'avez sauvée ?

—Je vous dirai ce que disait Ambroise Paré : Je le pensai : Dieu le guérit.

—A la bonne heure ; car votre science, cher docteur, n'eût pas triomphé seule de mon mal.

—Vous croyez ?

—J'en suis sûre. Tenez je le sais, je l'ai senti, j'ai été mourante ; mais, comme j'avais conscience de mon état,

j'ai réfléchi, et j'ai reconnu que je ne pouvais encore mourir, à cause de mon pauvre vieux père. Le croirez-vous, cher docteur ? j'ai demandé à Dieu de vivre.

—L'important, c'est qu'il vous a exaucée.

—Oh ! nous avons fait nos conditions.

—Tiens, vous posez à présent de conditions au bon Dieu ! vous n'êtes pas gênée. Voyons, contez-nous vos arrangements avec le ciel.

—Plus tard, plus tard, vous verrez, dit Blanche, c'est un secret entre l'abbé Duclos et moi. Rappelez-vous seulement que je n'aurai jamais le courage de ma mère, qui avait vu, elle aussi, mourir son fiancé.

—Restons-en là, dit M. Jerson, qui n'aimait pas ce genre de conversation et qui voyait les traits de la jeune fille se contracter au souvenir de l'étrange rapprochement qu'on pouvait faire entre la destinée de sa mère et la sienne. Il ne faut pas trop jurer. Je descends voir Plainville. Soyez sage, et à bientôt.

—Qu'est-ce que vous faites-là, ma jolie garde-malade ? dit-il à Laure en sortant, de la tisane ?

Et il ajouta, tout bas, en ayant l'air d'examiner le liquide :

—J'ai reçu une nouvelle lettre d'Albert. Serait-il possible de la lui lire, a-t-elle assez de calme pour l'entendre ?

—Oui ; d'aujourd'hui elle n'a pas pleuré.

—Eh bien, je la lui apporterai plus tard. Savez-vous qu'elle renferme tout un passage à votre adresse, jeune fille ? Ce pauvre garçon est touché, on le voit bien, mais là jusqu'au fond du cœur, de l'amitié que vous témoignez à sa sœur et des soins que vous lui prodiguez.

—Aussi pourquoi aller lui raconter tout cela ? dit Laure, dont les joues s'empourprèrent ; c'était parfaitement inutile ; mais allez donc, docteur, ajouta-t-elle en souriant, Blanche va croire que nous parlons d'elle.

M. Jerson descendit, passa quelques instants avec M. de Plainville, très-souffrant de la goutte, lui lut la lettre d'Albert, et remonta avec l'intention de la lire à Blanche sans plus tarder.

Il ouvrit doucement la porte de la chambre de la jeune fille, et, à son grand désappointement, il l'aperçut se couvrant le visage de ses deux mains maigries, le long desquelles coulaient des ruisseaux de larmes.

Un papier était devant elle, sur son lit. Le docteur s'avança vivement dans la chambre et s'en empara.

—Vous faites là de belle besognes en vérité ! s'écria-t-il brusquement en regardant Laure, qui paraissait interdite ; je ne m'étonne plus de ce que la guérison recule au lieu d'avancer.

—Je l'ai exigé, docteur, dit Blanche en refulant ses larmes. Laure ne veut jamais me la donner.

—Elle a raison ; et, pour que ceci ne se renouvelle pas, je la confisque.

Blanche tendit les deux mains.

—Je vous en prie, dit-elle, laissez-moi cet adieu, — sa dernière lettre.

—Elle est à vous, dit le vieillard ému et radouci, mais promettez-moi de ne la lire que quand vous serez tout à fait bien.

Blanche inclina la tête en signe d'assentiment.

—La voilà, et je compte sur votre promesse, ma chère enfant ; encore un peu de patience. Dans quelques jours, ce médecin grognon, qui fait le tyran, sera définitivement remplacé par le vieil ami qui, vous le savez bien, ne demande pas mieux que de vous gâter.

Cela dit, le docteur partit sans reparler de la lettre d'Albert ; ce qui ne laissa pas de causer à Laure un certain regret qu'elle osait à peine s'avouer à elle-même.

XVI.

RÉSIGNATION.

Cinq ans après la mort de Raoul de Chailland, par une radieuse après-midi du mois de mai, une foule élégante se pressait aux abords de la maison des religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve, située un peu hors de la ville, et pénétrait dans la chapelle, qui devenait trop étroite, bien qu'elle ne vit pas s'agenouiller, ce jour-là sur ses dalles, ses enfants trouvés, ses infirmes, ses soldats blessés, ses malades, tout ce monde des hôpitaux souffrant ou déshérité, que les heureux repoussent et auxquels la charité chrétienne tend les bras.

Les Dames de Saint-Thomas priaient agenouillées dans leurs stalles, et la foule mondaine se répandait un peu partout. Tous les regards se portaient vers un point du chœur des religieuses, là était concentrée l'attention, car là se trouvait celle qui allait devenir l'épouse du Seigneur, la servante des pauvres, mademoiselle Blanche de Plainville.

Pour la dernière fois, Blanche avait revêtu une parure mondaine. Sa toilette était élégante, et son voile de mariée en tulle blanc prêtait à sa beauté un charme indicible, car elle était toujours charmante. Cette fleur battue par l'orage ne s'était pas fanée, et, malgré cinq ans écoulés, malgré le nouveau deuil qui s'était ajouté à ses autres deuils, elle n'avait pas vu sa suave et touchante beauté se flétrir.

Un peu au-dessous d'elle se groupent des personnes de notre connaissance intime.

C'est Albert, vêtu d'un costume sévère, les genoux ployés sur sa chaise, les bras croisés et l'air recueilli. C'est Laure, la bonne, la jolie Laure ; sa chaise touche celle du jeune homme, un long voile de crêpe noir est rejeté sur ses épaules, et, quand elle parle à son voisin, elle lui dit : Albert. C'est qu'elle n'est plus la sœur de Blanche seulement par le cœur et par les sentiments. Derrière M. et madame de Plainville sont assis un vieillard, un peu plus gros, un peu moins vif qu'autrefois, et une gentille et blonde fillette de douze à treize ans :

nos lecteurs ont reconnu le docteur Jerson et sa petite-fille Nini, qu'on recommence à appeler mademoiselle Fanny.

Enfin madame d'Arbois, dont le visage est toujours froid et digne, et dont la tête oscille majestueusement de droite à gauche et Lucie, dont les lèvres se sont encore amincies, se font remarquer auprès du docteur. Bientôt un mouvement se fit, toutes les chaises se tournèrent, un prêtre montait en chaire. Dans ce vieillard au large front chauve, à la taille courbée, nous retrouvons M. Duclou. Il paraissait vivement ému, et les premières paroles qu'il prononça arrivèrent à peine aux oreilles des spectateurs placés à l'extrémité de la chapelle ; mais bientôt sa taille se redressa, sa voix s'affermait, son regard s'éclaira, et il parla au milieu d'un silence profond.

Il exalta de la vie religieuse, il peignit la vocation telle qu'elle doit être pour être vraie, et il rappela les moyens par lesquels Dieu appelait les âmes choisies à cet état parfait.

L'émotion fut générale quand, se tournant tout à coup vers Blanche, il lui dit :

“ Et vous, ma fille, comment avez-vous été conduite dans ce sentier privilégié qui mène droit au ciel ? Ah ! je le sais, la douleur vous a prise par la main, vous avez vu tomber autour de vous ceux qui vous étaient chers. Loin d'écouter la voix du désespoir stérile ou celle de la révolte coupable, vous avez déposé toutes vos souffrances au pied de la croix, et, aujourd'hui que votre mission de fille est accomplie sur la terre, aujourd'hui que Dieu vous a faite orpheline, vous aspirez à devenir l'amie, que dis-je ? la servante des membres souffrants de Jésus-Christ. Ma fille, vous avez bien fait. La vie est courte ; c'est une voix douloureuse que nous parcourons en voyant se faner nos illusions et nos espérances, et qui le sait mieux que vous ? Mais l'éternité est longue, et heureux sont ceux qui, laissant comme vous les vanités, les joies, les embarras du monde, ne vivent plus que pour celui qui règne dans l'éternité.”

Blanche écoutait, les yeux baissés et le front calme. Le sermon fini, elle se leva, et, précédée par une religieuse, elle traversa la chapelle dans toute sa longueur.

Une sorte de léger murmure s'élevait de la foule ; on l'admirait, et les profanes regrettaient que cette beauté vint se faner derrière les grilles d'un cloître. On suivit du regard jusqu'aux dernières ondulations de son voile, et, quand elle disparut, les yeux restèrent fixés vers la porte.

Au bout d'un quart d'heure elle se rouvrit ; la religieuse parut d'abord, Blanche la suivait. Un vêtement lourd et grossier avait remplacé sa robe de tarlatane blanche, une coiffe emprisonnait ses beaux cheveux blonds, dont la plus belle partie était tombée sous le ciseau. Ses mains, petites et blanches, apparaissaient à

peine sous ses larges manches grises. Une expression d'ineffable paix, de douce sérénité, était répandue sur ses traits légèrement pâlis par l'émotion. Une fois revenue à sa place, elle s'agenouilla devant la supérieure, qui lui remit les derniers insignes du noviciat ; puis les cierges s'allumèrent sur l'autel paré de fleurs, les voix pures des religieuses s'élevèrent en un chant harmonieux et doux, l'encensoir lança ses nuages parfumés, et l'abbé Duclou vint donner la bénédiction.

La foule y assista recueillie, et s'éloigna en silence quand les lumières et les voix s'éteignirent.

La jeune novice resta quelque temps à prier, et puis elle sortit par une porte latérale et entra dans un petit parloir. Albert, Laure, M. Jerson et Fanny s'y trouvaient ; leurs yeux étaient humides, et Blanche les gronda doucement en les embrassant tour à tour.

— Vous pleurez, et je suis heureuse, dit-elle en pressant leurs mains, qu'elle gardait réunies dans les siennes ; n'ai-je pas vu s'écrouler l'échafaudage de mon bonheur ici-bas ? et ne vous ai-je pas dit bien souvent que je ne saurais avoir le courage qu'a eu ma mère de sacrifier le passé ? Il n'y a que Dieu qui puisse remplacer ceux que j'ai perdus. Ici, je prierai pour mon père, pour Raoul, pour vous, dont je ne me sépare pas, et les incertitudes de l'avenir n'existeront plus pour moi.

— Ma foi, c'est vrai ! s'écria le docteur, et je me félicite sincèrement d'être resté médecin de l'hôpital : je vous verrai tous les jours.

— Mais nous ? dirent simultanément Albert et Laure.

— Vous ? mais je vous verrai aussi. Ingrats, oubliez-vous que c'est pour vous que je ne me suis pas faite sœur de Charité ? alors la séparation eût été complète, et mon cœur en eût souffert. Croyez-le bien, Dieu ne sera pas jaloux et ne me défendra, ni de me souvenir, ni de vous aimer. Maintenant, il faut que je vous revvoie ; j'ai compte sur une petite visite demain. Au revoir, ne m'oubliez pas, et apprenez le chemin de cette maison, qui est devenue la mienne.

Le docteur, Fanny, Albert et Laure sortirent ; Blanche, devenue la sœur Sainte-Marie-des-Douleurs, les conduisit jusqu'à la porte. Puis elle retourna à l'église, assombrie et déserte, et pria longtemps pour ceux dont elle se séparait volontairement sur la terre et pour ceux qui étaient allés l'attendre au ciel.

ANNA EDIASEZ.

REMINISCENCES D'UN VIEUX TOURISTE.

LE GILET DE M. BAJOLET.

Il y a vingt-cinq ans de cela : on voyage en diligence. C'est au cœur de l'hiver. La neige est tombée sans s'arrêter depuis deux fois vingt-quatre heures ; elle tom-

be encore, si épaisse qu'on y voit à peine à trois pas. Aveuglés, irrités surtout par ces éternels flocons, les chevaux reculent plutôt qu'il n'avancent. La pauvre maison roulante qui porte écrit en lettre d'or sur sa ceinture noire : *Messagerie Lafitte et Gaillard*, a l'air d'un vaisseau à trois ponts, pendant un calme plat et avant l'invention de la vapeur.

Mais voici la neige qui se ralentit et la diligence qui s'arrête tout-à-fait. Le ciel est aussi noir que blanche est la terre. Pourtant, à la clarté des lanternes, nous apercevons à droite de la route un précipice, devant nous une côte assez rapide, sur notre gauche quelques vieilles murailles en ruine et une forêt de sapins dont les branches, balancées par le vent, font entendre un bruit lugubre.

Nous avons traversé ce même chemin, quatre mois auparavant, en allant en Italie, et nous nous étions dit, mon frère et moi, que ce lieu sauvage serait un admirable emplacement pour une attaque à main armée.

Nos chevaux commencent à graver la côte. Tous les voyageurs sont à pied ; ils montent aussi, les jambes dans la neige, la tête bien encapuchonnée, l'âme un peu trablante.

Ils ont bien raisons de trembler.

Nous allons atteindre le haut de la montée, quand cinq hommes armés jusqu'aux dents sortent de la forêt. Ils tiennent à la main de grosses pierres... non pour nous lapider. Mais, pendant que l'un retient les chevaux, qui n'avaient nulle envie de s'emporter, les quatre autres de caler solidement les quatre roues de notre carrosse.

Puis, le plus gracieusement du monde :

—Mesdames et messieurs, voici le moment de vous exécuter. Vous avez affaire à des gens polis, mais déterminés. Ne croyez pas nous contenter avec *la bourse des voleurs*. C'est toute votre bourse qu'il nous faut, à défaut de quoi nous aurions le regret de vous prendre votre peau. Mais procédons par ordre. Conducteur, aidez-nous à décharger *notre* diligence."

Il n'y avait guère parmi les voyageurs que des vieillards, des femmes et des enfants. Mon frère et moi qui avions, l'un quinze et l'autre dix-huit ans, nous étions les plus hommes de toute la bande. D'ailleurs nous n'avions d'autres armes que nos *custaches* de voyage, et chacun de messieurs les voleurs portait fort ostensiblement une carabine, un pistolet à deux coups, un poignard, sans compter ce que leurs manches pouvaient recéler de stylets et de bâtons plombés, et leurs poches de catalans et de yatagans.

La voitures déchargée et les malles étalées sur la neige.

—Messieurs les voyageurs, veuillez reconnaître votre bagage."

Chacun donne ses clés. Les voleurs inspectent tout. Quelques cachemires, quelques chemises de batiste, deux ou trois robes de soie, un peu d'argenterie, peu de bijoux, presque pas d'argent comptant, voilà tout ce qu'ils tirent des quinze malles. Ces messieurs méprisent les objets de peu de valeur et d'un transport difficile.

—Mesdames et messieurs, dit le chef, après avoir fait son choix et veillé à ce que ses hommes repliassent le reste avec un peu plus de soin que ne mettent d'ordinaire à cette opération les douaniers, je regrette d'être obligé de procéder à l'inspection de vos personnes ; mais il m'est démontré que, fidèles au précepte du sage, vous portez tous vos biens sur vous... Surtout ne craignez

rien, mesdames. La bande de *Barbejaune* ou *du bois des Sapins*,—on nous donne ces deux noms—est connue pour ses attentions délicates...

Et sur un coup de sifflet de Barbejaune, deux ou trois femmes sortirent du bois. C'étaient d'honnêtes voleuses chargées de fouiller nos compagnes de diligence.

—Ceux qui, de bonne grâce, donneront tout ce qu'ils ont, seront exemptés de cette ennuyeuse formalité, ajouta le capitaine. Même on leur laissera, pour qu'ils n'arrivent pas à Paris comme de petits saint Jean, un dixième sur les fonds ainsi livrés spontanément."

Qu'il est heureux l'accusé qui, amené devant son juge, sent une conscience parfaitement tranquille ! Que nous fûmes heureux, mon frère et moi, de penser que tous les efforts imaginables n'amèneraient pas ces malfaiteurs courtois à nous dépouiller d'une somme supérieure à ce que l'on appelait autrefois un petit écu ! Et même, comme nous l'offrions de bonne grâce, nous avions droit à ce qu'il nous fût rendu le dixième promis, soit 30 centimes, ce qui réduisait la prise à 2 fr. 70, ou 1 fr. 35 par tête.

—Comment, à plus de cent lieues de Paris, et revenant d'un long voyage en Italie, vous n'aviez, pour deux, que trois francs dans vos bourses !

—Oui ! Les étudiants sont pénétrés de la vérité de ce proverbe : *Provision, profusion*. S'il leur faut, tout bien supputé, trois mille francs pour un voyage de trois mois à deux, c'est trois mille francs qu'ils emportent. Il en résulte qu'ils reviennent au foyer paternel le gousset parfaitement vide... Tel était notre cas. Nous avions payé à Marseille nos deux places de rotonde jusqu'à Paris. Cela fait, il nous restait trois francs. Nous comptions vivre, en route, de pain et de fromage, et à Lyon et à Châlons, faire l'économie d'un lit d'auberge, en dormant dans nos deux coins.

En ce moment, combien nous nous réjouissions du bon tour que nous allions jouer aux voleurs ! Même, comme nous étions jeunes et de bonne humeur, et qu'en recevant notre petit écu, Barbejaune avait ri de la couleur de sa barbe.

—Point n'est besoin de nous fouiller, seigneur," dîmes-nous. Et, au risque de nous enrhummer, considérant d'ailleurs que toutes les dames étaient à une certaine distance, es-mains des voleuses, nous nous mimas à peu près comme chez Deligny, gardant seulement un caleçon et un gilet de flanelle.

Barbejaune lui-même nous palpa. Il reconnut l'exactitude de notre allégation, nous engagea à nous rhabiller à cause de la fraîcheur et murmura : " Là où il n'y a rien, le roi perd ses droits."

Nous nous souvîmes, Paul et moi, de ce vers de Juvénal,

" *Cantabit vacuus coram latrone viator* (1)."

Et, pour ne pas faire mentir le poète, nous entonnâmes, à la barbe de Barbejaune, un formidable *Au clair de la lune* à deux parties.

Cependant la plupart des voyageurs avaient remis leurs bourses, sur le contenu desquelles le dixième promis fut religieusement restitué. A peine les voleuses parentelles découvrirent, sur deux ou trois des dames confiées à leurs soins, quelques pièces d'étoffes anglaises cachées dans ces absurdes manches à gigot que l'on portait alors, et une demi-douzaine de billets de banque que la vieille

(1) Le voyageur dont le gousset est vide ne craint pas de chanter en présence des voleurs.

Mme Castorin avait adroitement intercalé entre ses bas et ses bottines.

Barbejaune n'était qu'à moitié content. Avant de nous rendre à la liberté, il nous fit assembler en rond, et allumant à la lanterne de la diligence une petite lanterne sourde, il promena successivement l'étroite et vive clarté de celle-ci sur chacun de nos visages.

Arrivé à l'un des voyageurs de l'intérieur qui lui avait donné, dans une bourse très-usée, une cinquantaine de francs, sur lesquels il avait, le seul parmi nous, osé rappeler à notre voleur sa promesse de payer la dime, Barbejaune dit à M. Bajolet, — c'était le nom du voyageur ;

— Monsieur, veuillez excuser ma curiosité. Aimez-vous l'argent, M. Bajolet ?

Souffonnant un piège, le digne Bajolet hésitait avant de répondre. Mais, à ce mot d'argent, il s'alluma dans son regard un tel éclair d'amour que Barbejaune lui dit :

— Ne me répondez point, mon cher monsieur : vos yeux ont répondu pour vous. Du reste, ne soyez pas honteux d'aimer l'argent. C'est un métal très-aimable, et que j'aime beaucoup, moi aussi. Seulement, moi je l'aime pour m'en servir, et vous pour le regarder.... ou le sentir, j'entends par les mains.... Vous n'avez pas besoin de pâlir et de trembler comme cela, cher monsieur Bajolet. Laissez-moi seulement vous adresser une seconde question.... oh ! une toute petite question, monsieur Bajolet ; et votre examen sera terminé, et vous pourrez partir, le cœur soulagé d'un grand poids, j'espère. Donc, monsieur Bajolet, pourriez-vous me dire si vous avez un tailleur à façon ?

Et comme Bajolet et nous tous qui suivions avec le plus vif intérêt cet interrogatoire bizarre, comme nous demeurions muets, Barbejaune reprit :

— Une question bien oiseuse, n'est-ce pas, que je vous adresse-là, monsieur Bajolet ? Comme si un homme de votre sagesse allait s'amuser à employer un de ces tailleurs à la mode qui pratiquent sur une grande échelle la maxime de la cuisinière : *Un petit pain d'un sou, deux sous*, tandis qu'il vous est si facile d'acheter du drap à l'honnête M. Casimir, votre voisin et d'en donner à votre concierge, qui est justement tailleur à façon, bien juste ce qu'il faut pour vous faire un gilet... Mais, j'y pense, à propos de gilet, comment se fait-il donc, monsieur Bajolet, qu'achetant vous-même votre drap et ayant intérêt à en employer le moins possible, vous ayez un gilet aussi ample, avec ces vastes poches qui vous perdent sur le ventre, et ces immenses revers à la Robespierre ? Décidément, monsieur Bajolet, vos cinquante francs ne me suffisent pas ; la coupe de votre gilet me plaît beaucoup. Donnez-le-moi, j'ai envie de m'en commander un pareil."

Bajolet eut bien voulu faire la sourde oreille. Mais Barbejaune, affectant une tendre familiarité à son endroit, le prit sous les deux aisselles et, promenant sur le gilet en question deux mains habiles à palper, sentit parfaitement que ledit gilet n'était point rembourré de bougran seulement.... Bajolet eut beau offrir deux autres gilets qui étaient dans sa malle, tout neufs l'un et l'autre et d'une forme beaucoup plus élégante, Barbejaune aurait donné tous les gilets de la *Belle-Jardinière*, si la *Belle-Jardinière* eût existé à cette époque reculée, pour le gilet qui recouvrait l'abdomen de M. Bajolet.

— Tenez, messieurs, dit-il, soyez juges entre M. Bajolet et moi. M. Bajolet a manqué de bonne foi : il m'a remis, comme étant toute sa fortune, cinquante méchants francs : et voici qu'il a un gilet tout doublé, bourré et

rembourré d'un certain papier que mes doigts exercés ne confondront jamais avec du papier à papillottes."

Nous ne disions rien ; mais Bajolet qui, tout avare qu'il fût, tenait à sa peau plus encore qu'à ses *bank-notes*, voyant d'ailleurs le capitaine, en guise de péroraison, faire signe à ses hommes et ceux-ci armer leurs pistolets avec un ensemble touchant, Bajolet, dis-je, se décida à livrer le gilet.

— Je suis encore bon prince, dit le voleur, à mesure que décousant la doublure du vêtement, il en tombait une pluie de billets de banque : tous billets de mille, et il en compta cent cinquante ; — je suis encore bon prince ; et, quoique M. Bajolet ait, par sa coupable dissimulation, perdu tout droit sur ce dixième promis à ceux qui livreraient leurs espèces de bonne amitié, je lui rends ledit dixième, soit quinze mille francs, s'il veut expliquer à ces messieurs comment il se trouve porteur d'une somme aussi ronde."

— Rien n'est plus simple, répondit, en pleurant, le pauvre homme. Toute ma fortune était en or et en argent : j'en jouissais à ma manière, en la contemplant et la maniant plusieurs fois chaque jour. Mais, voici qu'appelé à Paris pour recueillir un petit héritage, je me dis que je ne pourrais jamais vivre si longtemps loin de mes chers écus. Et puis, moi absent, qui sait si les voleurs ne les eussent pas emportés ? Je me suis donc résigné à changer tout mon beau métal contre des billets de la Banque de France. Puis je me suis fait confectionner le gilet que monsieur m'a si cruellement enlevé, et j'y ai logé toute ma fortune. J'avais ainsi le plaisir de la porter sur mon cœur, et je pouvais, de temps à autre, la caresser de la main. Puis, où est le filou assez habile, me disais-je pour l'aller chercher jusque-là ?

— C'est bien, dit Barbejaune. Messieurs, soyez instruits par l'exemple de ce malheureux et fuyez l'avarice comme la peste.... Tiens, voici dix billets ; c'est plus que tu ne mérites. Je donnerai, en ton nom, les cinq autres aux pauvres de ton quartier...."

Puis, sur un coup de sifflet, tous mes voleurs disparurent.

La diligence partit aussi.

Avec nos trente centimes, nous eûmes juste assez, mon frère et moi, pour ne pas mourir de faim avant d'arriver à Paris. Mais nous maigrîmes terriblement.... A Paris, la cuisine paternelle ne tarda pas à nous remplir.

Quant à M. Bajolet, comme on le rapporte de la reine Marie-Antoinette et d'un illustre *misérable*, — que l'on me pardonne ce rapprochement — dès qu'il fit jour, nous nous aperçûmes que ses cheveux, qui, la veille encore, grisonnaient à peine, étaient devenus blancs comme de la neige. Il eût perdu femme et enfants que semblable effet ne se fût certes pas produit. Mais n'aimait-il pas son argent bien plus que sa femme... qu'il détestait, et que ses enfants qui avaient le tort impardonnable d'avoir bon appétit et de redevenir fort souvent deux fois du même plat ?

Rendu à Paris, il prit un fond de chagrin et mourut.

Pour moi, j'ai bien des fois, depuis vingt-cinq ans, pensé à cette histoire de voleurs, aussi authentique qu'il est vraisemblable, à ce Barbejaune qui, avec sa puissance d'induction, eût fait, pour peu qu'il s'y fût appliqué, au lieu d'un chef de bandits, un professeur de philosophie des plus distingués, à ce pauvre Bajolet, ruiné d'abord, puis mort, positivement des suites de son avarice. Enfin,

J'ai béni cette bourse si peu garnie qui nous avait fait traverser, impunément et gaiement, tous les interrogatoires de Barbejaune, et j'ai ajouté à la liste de mes proverbes favoris ce vieux dicton latin que nous avions si bien mis en scène.

Cantabit vacuus coram latrone viator.

P. S. J'oubliais de vous dire que Barbejaune a été, l'année d'après, arrêté, jugé et condamné aux travaux forcés à perpétuité. Il allait justement passer en Amérique, pour y vivre de ses rentes... et du gilet de M. Bajolet.... Furieux d'échouer ainsi au port, le pauvre homme ne porte plus guère, en fait de justaucorps, que la *camisole de force*.—Dieu vous garde, cher lecteur, et ce cor et-là plus encore que des gilets à la Robespierre !

EGG. DE MARGERIE.

PARCE QUE

Parce que ! le grand mot ! le mot universel !

Du vocabulaire, le plus élastique et le plus précieux ; le plus susceptible d'interprétations diverses ! S'il n'est pas le fond de la langue comme *Coddem* pour les Anglais, il est le fond de la raison humaine, c'est mieux !

Les enfants et les femmes pris en contravention répondent : *parce que* à qui leur fait reproche.

Parce que excuse leurs fautes, légitime leurs caprices, et donne à leurs folies une apparence de motifs sérieux.

—Pourquoi m'as-tu trompé avec ce militaire ?

—Parce que.

Parce que est la raison des faibles ; esprits pusillanimes ou cœurs timorés qui, sous le coup d'un flagrant délit, ne savent pas trouver de justification valable à leur conduite.

Les subalternes, les dépendants, les infimes répondent *parce que* à toute admonestation un peu vive de la part du supérieur, maître, chef ou patron.

—Pourquoi avez-vous laissé brûler ma côtelette ?

—Parce que...

—Pourquoi fumez-vous au bureau malgré la défense ?

—Parce que...

Parce que est la raison des forts. C'était celle des tyrans, alors qu'il y avait des tyrans.

Si on eût demandé à Néron pourquoi il faisait brûler Rome, il aurait dit : *parce que*.

C'était la réponse que ferait un chef d'armée à ses troupes, si elles s'avisaient de le consulter sur son plan de campagne.

—Pourquoi allons-nous à tel endroit ?

—Parce que.

—Pourquoi restons-nous à tel autre ?

—Parce que.

Parce que est synonyme de "je ne sais pas" ou de "vous ne savez pas."

C'est l'*ultima ratio* des grands, et la *primu ratio* des petits.

C'est aussi la *ratio* des médiocres.

Quand un directeur de théâtre vous renvoie votre manuscrit dûment cacheté, le plus souvent il vous refuse ; pourquoi ?

—Parce que.

—Pourquoi M. G. C. est-il décoré ?

—Parce que.

Un de vos amis devient ministre ; vous lui demandez une petite place de £150.

—Impossible, mon cher.

—Pourquoi ?

—Parce que.

Admirez ce *parce que*, et les résultats qu'il entraîne. Il clot toute discussion.

Il prévient toute réplique.

Bien plus, il dégage toute responsabilité !

Ce *parce que* veut dire : Inutile d'insister. Ne cherchez pas. Une volonté supérieure à tout s'y oppose.

Pu ce qui est un détour subtil, une habile réticence pour donner à entendre plus qu'on ne pourrait ou ne saurait raconter.

—Pourquoi n'épousez-vous plus mademoiselle... ?

—Parce que.

—A votre place, je ne confierais pas mes capitaux à ce banquier.

—Pourquoi ?

—Parce que.

Quel dédain souvent, et quelle hauteur dans ce mot si simple !

—Pourquoi ne portez-vous pas cinq actes au Théâtre-Français ?

—Parce que.

Et quelle naïveté parfois !...

—Accusé, pourquoi avez-vous donné vingt-quatre coups de couteau à votre femme ?

—Parce que.

Si l'on veut, *parce que* explique Dieu ; la matière, la création ! *Parce que* est plein de mystères ; il a le pied dans l'inconnu ; c'est le grand arcane !

—Profane petit esprit, qui voulez savoir pourquoi, vous ne saurez pas !...

Qui a inventé ce mot ? Les pédants, sans doute, pour ne pas rester court devant un problème posé.

On répond *parce que*, on croit avoir répondu quelque chose.

Parce que est au fond de tout.

Parce que est le dernier mot de toute argumentation un peu loin poussée. Exemple :

—Pourquoi mon propriétaire me fait-il froide mine ?

—Je lui dois deux termes.

—Pourquoi lui devez-vous deux termes ?

—Je ne l'ai pas payé au jour dit.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas payé ?

—Je n'avais pas d'argent.

—Pourquoi n'aviez-vous pas d'argent ?

—Parce que.

Des plus solides raisonnements, c'est là ce qui reste : *parce que* !

Un peu plus tôt, un peu plus tard, fatalement on y arrive.

On répond *parce que* :

Aux indiscrets.

Aux gens dont on se défie,

A ceux dont on voudrait se débarrasser.

C'est la planche de salut :

Des entêtés ;

Des ignorants ;

Et des sots.

Le rempart à l'abri duquel se retranchent arguments faibles et molles convictions.

Je ne sais rien de plus commode !

GABRIEL GUILLEMOT.

L'HIRONDELLE PERDUE.

ROMANCE.

Paroles de VICTOR MICHAL.

Musique de F. MASINI.

Con dolce melanconia.

CHANT.

Pauvre pe - tit oi - seau que la bi - se gla-

PIANO.

p

fp

rinf. un poco.

dim.

p rall.

cé - - - e A sur - pris en ces lieux, Que vas - tu de - ve - nir?

p

f

dim.

p

L'é - po - que des a - mours et des chants est pas - - sé - - - e, et le nou - veau prin-

The musical score is presented in three systems. Each system consists of a vocal line (CHANT) and a piano accompaniment (PIANO). The key signature is one sharp (F#) and the time signature is 3/4. The first system begins with the tempo marking 'Con dolce melanconia.' and the piano part starts with a piano (*p*) dynamic. The second system includes performance directions such as 'rinf. un poco.', 'dim.', and 'p rall.', and features a piano fortissimo (*fp*) dynamic. The third system continues the vocal line and piano accompaniment.

rinf. *sostenuto espressivo.*

nuo à la sai - son nou - vel - - - - le en - - - core au - près de

rf. *mf.* *dim. col canto.*

nous, en - - - core au - près de nous, au - près de nous!

pp

Je te vois, chaque soir, revenir frissonnante
 Vers ton nid, désormais, froid et silencieux !
 De ceux qui l'habitaient, la troupe gazouillante,
 Déjà, depuis longtemps, a cherché d'autres cieux !
 Pourquoi n'as-tu pas fui, etc.

Elle revint longtemps, frileuse et désolée,
 Puis un jour, il neigeait... je ne la revis pas !...
 Je l'attendis en vain !... Dieu te garde, exilée !
 Et te protège, au moins, du vent et des frimats !
 Peut-être est-elle allée, enfin, pauvre hirondelle,
 Vers des climats plus doux, (bis) ;
 Pussions-nous la revoir à la saison nouvelle
 Encore auprès de nous, (bis), auprès de nous !